
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01280309 4



Cinquième édition

LETTRES D'UNE NIHILISTE

PAR

ALEXANDRA

Avec le portrait de l'auteur

PRIX : 1 Franc



PARIS
EN VENTE AUX *MESSAGERIES DES JOURNAUX*
5, rue Coq-Héron, 5
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1880





LETTRES
D'UNE NIHILISTE

PAR

ALEXANDRA

Avec le portrait de l'auteur



PARIS
EN VENTE AUX *MESSAGERIES DES JOURNAUX*
5, rue Coq-Héron, 5
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1880

LES LETTRES D'ALEXANDRA *ont paru dans* **La Lanterne,** *où elles ont obtenu un succès considérable.*

Elles témoignent d'une profonde connaissance du mouvement révolutionnaire en Russie, et nous ne pensons pas que des révélations aussi étranges, à propos du nihilisme; que des détails aussi singuliers, aussi précis, sur le grand drame politique de l'Europe orientale, aient jamais été offerts à des lecteurs français.

Cependant nous n'entendons prendre aucune part de responsabilité dans les théories que ces lettres développent; théories qui ne sauraient être les nôtres, et qui ne peuvent se produire que dans un pays dénué de tout espoir de liberté progressive. Nous ne croyons même pas que les opinions d'Alexandra soient celles de tous les nihilistes; elle affirme elle-même, à plusieurs reprises, qu'il y a des nihilistes de plusieurs sortes : des modérés, des violents, etc., etc.

Alexandra est une violente.

Quant à l'authenticité de ces lettres, nous devons déclarer que nous n'en sommes pas absolument *certain. Elles ont été expédiées de Russie, elles ont été écrites en langue russe, et enfin nous croyons savoir que la*

jeune fille nihiliste, — une toute jeune fille, — à qui elles sont attribuées, a été en effet détenue dans la forteresse de R..., près de W... Mais il se peut qu'un écrivain russe, dans le but de donner plus de vivacité et d'intérêt à des études sur le nihilisme, ait voulu choisir la forme épistolaire, ait osé emprunter le nom d'une prisonnière, — nom qui, d'ailleurs, a été changé par nous.

Ceci dit, un mot encore :

Nous avons traduit le texte avec une fidélité scrupuleuse; nous n'avons reculé ni devant la familiarité ingénue de certaines expressions, ni devant l'horreur de certaines autres. Bien souvent — au début surtout — ces lettres, où sont débattues de si terribles questions, où sont racontés de si sombres événements, affectent le ton gracieux d'une causerie souriante entre deux petites filles. L'auteur a voulu cette anthithèse qui concordait sans doute avec son plan général. Nous avons traduit sans trahir.

LETTRES D'UNE NIHILISTE

PREMIÈRE LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Comme il doit battre d'épouvante, ton cher cœur délicat, ma colombe, quand on prononce devant toi, par mégarde, ce vilain mot sinistre : « Nihilisme ! » et comme tu as dû t'étonner, et pleurer, et tordre tes doigts grêles au point de te faire mal avec le chaton de tes bagues, lorsque tu as appris, — car tu le sais sans doute, — que ton Alexandra, si douce et si blanche, « ta petite sœur de neige », comme tu disais, a été arrêtée, jugée, condamnée et mise dans une forteresse, pour avoir tué un homme !

C'est pourtant vrai, j'ai tué un homme, moi, — un général ! — et je suis une nihiliste très féroce.

Te souviens-tu d'autrefois, de cet autrefois qui est si jeune encore ? Nous étions à Wilna, dans ta belle Lithuanie, chez ton oncle le maréchal. Il y avait plus de fleurs dans le parc qu'on ne voit d'étoiles au ciel ; et, bien souvent, le matin, les mains toutes pleines de violettes, et les lèvres toutes rouges de fraises cueillies dans les mousses, nous entrions chez quelque bon vieux paysan qui nous offrait une écuelle blanche

de lait de brebis ou noire de cacha...

Ah! le joli temps, alors! Est-ce que tu aimes toujours ton cousin, ce bel officier qui avait de si fines moustaches?

A présent, c'est dans un sombre endroit que j'habite, et l'on m'y a mise durement, en me poussant par les épaules.

Des murs noirs et blancs, — comme des draps mortuaires. Une petite fenêtre si étroite qu'un seul barreau suffit à empêcher le jour de passer. Et près du lit, où j'ai peine à tenir tout entière, si petite que je sois, une grande cruche, qui a l'air, dans l'ombre, d'un gros chien noir, debout sur ses pattes de derrière.

Pourtant, je suis contente, parce que j'ai fait mon devoir, vois-tu.

Une seule chose me chagrine. Tu ne m'aimes plus, peut-être? Tu te dis : « Alexandra est une criminelle, une infâme. » Non, mignonne. J'étais bonne, tu le sais. Eh bien, je suis devenue meilleure. Je t'écris pour t'expliquer cela.

Mes lettres te parviendront-elles? Je n'en suis pas bien certaine. Pourtant, l'homme qui m'apporte ma nourriture m'a promis de les prendre et de les mettre à la poste, dans un bureau de la ville.

J'ai confiance en lui parce que, la première fois qu'il est entré dans ma cellule, il chantonnait entre ses dents un air que je connais bien, un air farouche et doux, la marche triomphale de la Russie nouvelle!

Il le murmurait pour me faire comprendre qu'il était un « ami »; nous nous sommes entendus tout de suite. C'est un bon vieil homme, qui est veuf. Il a une fille, — de notre âge, ma Stephana — et il en raffole. Quand il parle d'elle, des larmes lui viennent aux yeux. Comme tu vois, il n'a pas tout à fait renoncé aux préjugés anciens. Mais il était très lié avec ceux qui ont mis le feu aux baraques de Karkhoff.

Je puis donc espérer que mes lettres seront expédiées. J'ai beaucoup de choses à te dire, chérie! Tu ne sais rien, toi. Lorsque tu lis dans un journal que les nihilistes ont assassiné un chef de section ou incendié

une ville, tu t'écries : « Oh ! les méchantes gens ! » Tu as tort de penser cela. Je donnerais ma vie pour empêcher un petit enfant de verser une larme. Ce n'est pas notre faute si le mal est nécessaire pour arriver au bien. Puis, le mal existe-t-il ? Qui peut dire : ceci est honnête, ceci ne l'est pas ? La Conscience est un mot ; la Vertu, peut-être, n'est qu'une mode morale..... Enfin, nous sommes obligés d'être ce que nous sommes. Je te ferai comprendre tout cela.

Mais, avant de t'écrire pourquoi je suis devenue nihiliste, et pourquoi je suis fière de l'être, il faut que je te raconte ce que les juges ont appelé mon « crime ».

Il y a quelques mois, je reçus un ordre : je ne veux pas te dire encore de qui cet ordre me venait.

J'étais alors à M..., avec ma mère.

Je me rendis immédiatement à l'audience du général Markeloff. J'avais une pétition à la main, qui devait me servir de prétexte pour demander à être reçue.

Tu ne sais peut-être pas ce que sont les audiences du matin chez les généraux gouverneurs ?

Ce que l'on voit d'abord, en entrant dans la grande salle, ce sont messieurs les aides de camp ou messieurs les commissaires civils. Ils reçoivent les pétitionnaires et leur désignent la place où chacun devra se tenir en attendant que Son Excellence daigne enfin se faire voir.

Les hommes qui portent des décorations, les femmes d'un certain rang ou habillées avec une certaine élégance, sont introduits sur-le-champ dans une pièce réservée ; mais il n'est pas indispensable d'être décoré ou bien mis pour entrer dans cette chambre : il suffit de parler français.

En Russie, tous les gens en place ont horreur de la langue russe.

Dans une autre pièce sont introduits les gens qui ne sont ni décorés, ni richement vêtus, mais qui, du moins, sont habillés à l'occidentale. Ce sont les petits gentilshommes de campagne, les officiers en retraite, les chefs d'ouvriers, les matelots étrangers, — et des

juifs aussi, en longues redingotes. Ils ne parlent pas français, c'est vrai ; on entend dans leur causerie un mélange singulier de mots espagnols, suédois, italiens, anglais, hollandais ; la plupart s'expriment en allemand ; mais enfin, comme ils ne parlent pas russe, ils ont droit à une salle d'attente réservée.

Quant aux Russes qui parlent la langue de leur pays et qui sont vêtus à la mode de leur pays, on les laisse près de l'entrée de la salle commune, le plus souvent sur l'escalier. C'est assez bon pour eux.

Le général se montre enfin.

Il parle français, avec de gracieux sourires, aux pétitionnaires de la chambre d'honneur :

— *Que puis-je faire pour vous, mon cher monsieur? En quoi puis-je vous être agréable, ma chère madame ?*

Il parle allemand, avec des sourires un peu moins aimables, aux pétitionnaires de la seconde chambre :

— *Wass ist Ihr Belieben, lieber Mann? Wass gefælt Ihnen, gnædige Frau?*

Quant aux pétitionnaires de la salle commune, il ne leur parle pas du tout. Le général ne sait pas le russe!

***

Comme j'étais habillée avec une élégance très recherchée — selon l'ordre que j'avais reçu — et que j'ai eu une Parisienne pour institutrice, un aide de camp m'introduisit sans retard, non pas dans la chambre d'honneur, mais dans le cabinet même du général Markelof.

Le général dit à l'aide de camp :

— Laissez-nous.

Dame, tu sais, mignonne, je suis jolie.

Je dis au général :

— Excellence, je viens vous prier de faire mettre en liberté Paul Petrowitch Spiaguine et sa femme Tatiana Fedorowna, qui ont été arrêtés pour avoir copié et distribué des « chansons de soldats. »

Son Excellence me regarda d'un air surpris.

— Comment vous appelez-vous ?
— Alexandra Iwanowna Medjanof.
— Est-ce que les personnes arrêtées sont de votre parenté ?
— Non, lui dis-je.
— Pourquoi diable alors intercédez-vous en leur faveur ?
— Là n'est pas la question, Excellence, répondis-je. Voulez-vous, oui ou non, faire délivrer cet homme et cette femme ?
— Non, pardieu !
Alors, je tirai vivement un couteau que j'avais caché dans les dentelles de mon corsage, et je l'enfonçai dans le ventre du général.
Il cria, tomba, des gens accoururent.
Tandis qu'on me saisissait, js regardais tranquillement le général se tordre sur le tapis, où son sang ruisselait.

***

Te souviens-tu qu'un jour, dans le parc de ton oncle, nous avons ramassé, au milieu des herbes, une pauvre fauvette qui se mourait, blessée à la tête par un oiseau de proie, sans doute ?
Palpitante, elle se traînait, les ailes ouvertes ; il lui sortait, d'entre les plumes, comme une petite rosée rouge.
Je la pris, dans mes doigts je baisai sa fine blessure, et quand elle mourut, là, dans un frémissement d'ailes, tout près de mes lèvres, je me mis à pleurer...
Mais je ne puis t'en écrire davantage aujourd'hui : le gardien vient prendre ma lettre.
A demain.
Tu veux bien que je t'embrasse, dis, quoique toute sanglante ?

DEUXIÈME LETTRE

À STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...
près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

C'est moi, mignonne! Bonjour, ma Stephana. Midi sonne, là-bas, dans le brouillard gris. A cette heure, tu reviens de l'église, tenant à la main ton mouchoir de dentelle qui garde un parfum d'encens, et un petit livre qui est peut-être un livre de prières — à moins que ce ne soit un roman français, dérobé dans la bibliothèque de ton oncle. Je te connais, chère dévote! Mais écoute. Je vais te dire comment je suis devenue plus terrible que Judith ou Jahel, moi qui étais toute émue de voir une hirondelle emporter une mouche dans son bec.

Après quelques semaines passées auprès de toi dans la châtellerie de ton oncle, je revins à M..., où ma mère me rappelait. Tu sais que mon père est mort depuis longtemps; je ne l'ai jamais connu que d'après un grand portrait qui le représente en habit de général avec la Boucle, où ses années de service sont inscrites en chiffres romains, et trois beaux crachats pareils à des soleils d'artifice.

A M..., je fis mon entrée dans le monde, — une entrée triomphale, ma colombe! Tu te souviens de mes airs impertinents et de mon petit rire qui se moque? Ils firent fureur. J'avais surtout une façon d'incliner la tête vers l'épaule gauche en fermant à demi les yeux qui fut déclarée irrésistible et qui me conquit l'estime générale. J'avais tout l'air d'une vraie jeune fille russe

ou d'une poupée fabriquée à Paris, — ce qui est absolument la même chose.

Puis, j'étais une petite savante.

Comme la plupart de mes compagnes, j'avais été élevée dans un « institut de demoiselles nobles »; et tu te rappelles toutes les belles choses que l'on enseigne dans ces endroits-là. J'avais appris le français, un peu d'histoire, l'arithmétique, l'allemand, le piano, l'astronomie, la botanique, la valse à deux temps et l'italien, qui est très utile pour comprendre ce que chantent les ténors qui viennent avec des noms en *i* dans le pays des noms en *off*; je savais même un peu de russe, parce qu'enfin il faut bien parler aux dorovìès (1), ne fût-ce que pour leur expliquer pourquoi on les bat. — Le moyen de ne pas être à la mode avec une telle éducation et le petit museau de chatte blanche que tu me connais !

***

Tu dois penser si ma vie était bien remplie ! Visites, promenades, longues stations dans les magasins, dîners en ville; et, le soir, bals ou spectacles. Naturellement, je n'allais pas voir les pièces russes; Ostrowski me paraissait un auteur tout à fait absurde; M. Victorien Sardou, à la bonne heure. Je raffolais aussi des opérettes, et personne ne m'eût fait consentir à chanter un air de Glinka ou de Rimski Korsakoff! car je tenais à ma réputation de demoiselle « comme il faut ».

Naturellement, je ne m'ennuyais jamais, jamais , — si ce n'est pourtant quand je regardais ma nouvelle gouvernante , une Petite-Russienne qu'on appelait Warwara Lakharowna Bogodouchow.

Oh ! la morose figure qu'elle avait, cette pauvre Warwara !

Pas trop vieille, mais longue, maigre, osseuse, toute jaune, on aurait dit Don Quichotte habillé en femme. Et figure-toi, ma chérie, qu'elle portait les cheveux

---

(1) Les dorovìès sont les serfs libérés qui sont restés domestiques.

courts, — oui, les cheveux courts — sous un affreux petit chapeau de paille noire, sans fleurs, ni rubans, ni voile; que son costume était invariablement composé d'une robe de lainage sombre, très longue, très étroite, collante, pareille à un fourreau d'épée, d'un col de chemise montant et d'une cravate noire; et qu'enfin elle avait sur son nez énorme, qui ressemblait au revers d'un couteau à découper, des bésicles en or avec des verres bleus ! T'imagines-tu cela, ma colombe ? Et quand je lui demandais pourquoi elle s'accommodait de la sorte, elle me répondait tout bas :

— Ainsi doivent être les Gardiennes de la Vraie Lumière, celles qui sont arrivées à la Clairvoyance Nihilistique.

Je ne comprenais pas du tout, mais je t'assure que j'avais grand peur, sans savoir pourquoi.

***

Je t'ai parlé de ma gouvernante; il faut que je te parle de mon amoureux. Mais non, ce n'était pas un amoureux. Boris — je ne dois pas te dire ses autres noms — ne pensait ni à m'aimer, ni à me faire la cour. Il avait raison ; il ne m'aurait pas plu, — non, pas du tout. Quoiqu'il fût très jeune, il avait l'air grave, sévère, presque morne : il s'habillait fort négligemment, et il avait la manie insoutenable de parler russe aux gens de la meilleure société; enfin, comme il revenait de l'université de Saint-Pétersbourg, il avait encore les façons à la fois gauches et emphatiques des étudiants d'à présent. Tu penses bien que je n'aurais pas agréé un tel adorateur ! Mais il avait de très beaux yeux, profonds, qui regardaient tristement.

C'est peut-être à cause de cette tristesse que je m'intéressais à lui; car il ne m'était pas indifférent, je l'avoue. Il parlait peu — et jamais le français, — il ne souriait guère, il ne jouait pas, il ne dansait pas, — une espèce de sauvage enfin. Eh bien, malgré cela, j'avais plaisir à aller dans les maisons, dans les promenades où je savais que je le rencontrerais. J'aimais

à causer avec lui, même en russe. Sa voix, très grave, avait quelque chose de doux pourtant. J'aurais bien voulu savoir pourquoi Boris était triste...

⁂

Un soir, j'osai le lui demander. Tu vas voir comme c'est audacieux, une petite fille!

J'étais au bal, et jamais je n'avais été plus jolie. Le colonel R... vint m'inviter pour la mazurka. C'est un fort élégant cavalier que le colonel R..., et le premier officier de l'armée russe pour diriger une polonaise et pour conduire un cotillon! Pourtant, je refusai — parce que j'avais vu Boris traverser le salon, avec un visage plus sombre encore que de coutume, et descendre vers le jardin.

Moi, pendant qu'on dansait la mazurka, je m'esquivai et je descendis à mon tour.

Boris, accoudé à la balustrade d'une terrasse, était seul, là, dans l'ombre, et il avait l'air de regarder fixément une vision dans la nuit, au loin.

Quand je fus tout près de lui, je m'aperçus qu'il pleurait.

— Oh! murmurai-je en tremblant, pourquoi donc avez-vous du chagrin ? Voulez-vous me le dire?

Il tressaillit. Sans doute il ne m'avait pas vue venir.

Il me regarda longtemps, très longtemps, sans répondre. Ses regards mouillés étaient d'une douceur infinie.

Enfin, il dit :

— Vous voulez savoir pourquoi je suis triste!

— Oui.

— Vous le saurez. Ecoutez-moi.

Et il parlait d'une voix si émue que je pensai : « Oh! vous allez voir, il va me dire qu'il m'aime! » car enfin, il se pouvait qu'il m'aimât!

J'étais si jolie ce soir-là, précisément.

Mais non, ce n'était pas moi qu'il aimait...

Tiens! mignonne, en pensant à tout cela, voilà que je pleure, moi aussi, comme Boris pleurait.

Je ne vois plus ce que j'écris... A demain.

TROISIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de P..., le... 187...

Oh! si tu savais, ma Stéphana, quel grand discours il me fit! Il avait pris un air très solennel, un peu ridicule aussi, — non, solennel seulement — et il parla d'une voix ardente, les yeux levés au ciel, comme un beau jeune prophète!

⁂

« — Si je souffre et si je pleure, c'est à cause de l'antique mère douloureuse, qui voit ses enfants mourir de misère et de rage entre ses mamelles épuisées.

» Je me lamente sur toi, Russie!

» Un fou mélancolique, que les lâches nomment leur maître, possède quatre-vingt millions d'hommes, formidable troupeau de vivants! Quelques-uns, éclatants, opulents, cyniques, chamarrés de cordons et empanachés de plumes, se soûlent de viandes et de vins; mais les autres, les innombrables — comme des bœufs qui ruminent le vide — ne mangent que leur faim, ne boivent que leur soif!

» En une seule année, à Saint-Pétersbourg, cinq cents personnes ont été trouvées mortes dans la rue, mortes d'inanition.

» Voyageur ! tourne-toi vers ce champ, regarde cet homme. C'est un paysan, un homme libre, comme on dit, puisqu'il n'y a plus d'esclaves en Russie. Le vois-tu bien ? Il se penche vers la terre. Pourquoi ? Sans doute il la laboure ou il jette des semences. Regarde mieux. Cet homme libre ne laboure pas la terre, ne l'ensemence pas. Que fait-il donc? Il la mange.

» On lui a donné ce morceau de champ ; mais comme on ne lui a donné avec le champ ni la charrue, ni la bêche, ni le bœuf, ni le cheval, il ne peut pas rendre féconde la terre. Alors, défaillant de besoin, il la mange! Et s'il rencontre quelque racine, il la garde pour la femme et les petits qui attendent dans l'isba.»

***

« Viens ici, toi, homme, qui que tu sois. Tu as un procès ? Bien. Approche, je vais te donner un conseil : il faut que tu ailles chez ton juge.

» — A quoi bon ? Le droit est de mon côté ; mon adversaire est un coquin avéré ; il est inutile que je sollicite.

» — Triple brute! Serais-tu un honnête homme, par hasard? Allons, va chez le juge, te dis-je. Ne lui parle pas de ton affaire ; causez de mille choses ; si tu sais une anecdote divertissante, ne manque pas de la conter ; puis, en te retirant, glisse un billet de cinq cents roubles dans la main du magistrat, Sois tranquille, tu gagneras ton procès.

» — Mais je ne veux pas payer pour que justice me soit rendue!

» — Imbécile!

» — Et puis, je n'ai pas cinq cents roubles.

» — Donnes-en trois cents. Le juge s'en contentera peut-être.

» — Je ne les ai pas!

» — Donnes-en deux cents!

» — Je ne les ai pas !

» — Ta situation est grave. Es-tu marié, au moins ?

» — Ma femme est morte,
» — Mais tu as une fille peut-être?
» — Oui.
» — Jolie?
» — Non. Elle louche.
» — Et tu oses plaider? Tu n'as ni argent à donner, ni femme à prêter, ni fille à offrir, et tu t'avises de plaider — en Russie?
» — Quoi donc ? est-ce que, dans notre pays, tous les juges vendent leur conscience?
» — Tous, non. Il y avait, en 1861, dans un petit village, près de Voronèze, un juge qui refusa un jour de recevoir une poule grasse que lui apportait un plaideur. Mais la chose fit tant de bruit que le gouverneur s'en émut, et le juge fut destitué. »

***

« Oui, la faim règne en Russie; Alexandre est le tzar, la faim est la tzarine. Oui, la conscience des juges est une chose mise à l'encan, et on est contraint d'acheter cette ordure! Ceci est la sombre vérité.
» Mais ce n'est pas tout, ô Dieu vengeur!
» La prière n'est pas libre.
» Nul n'a le droit de t'adorer selon la volonté de sa raison ou selon l'instinct de sa pensée. Le plus libre esprit doit feindre de croire ce qu'enseignent les popes ignorants, méprisables et méprisés; le signe de croix doit être fait d'une façon, non d'une autre; on peut être envoyé en Sibérie pour ne s'être pas agenouillé selon les rites en passant devant une chapelle. Le tzar dit : « Moi seul ai raison. » Le tzar est le barine des âmes, comme il est celui des corps. L'Eglise russe, où Alexandre se substitue à Jésus, est le bagne des consciences. »

***

Ah! Stéphana, ma petite reine, tu comprends si j'étais effrayée! Mais c'était affreux ce qu'il disait là! Mais Boris était donc un philosophe, un libre penseur,

un hertzenniste, que sais-je ! un nihiliste, enfin ? C'est moi qui me repentais d'avoir refusé la mazurka au colonel R... Je ne savais trop que faire, ni que dire. Quelquefois je jetais les yeux vers la salle de bal, où passait en tournant cette petite folle de Valentine Petrowska. Pas laide, mais si maigre! Elle triomphait, parce que je n'étais pas là. Oh! comme j'avais envie... pourtant, non, je restais. La voix de Boris vibrait, ardente et fière! Et ses yeux toujours si doux, quoique terribles un peu... Il parla encore, comme s'adressant à un peuple immense, rassemblé autour de lui.

« En outre, cria-t-il, la Russie a la lèpre! Affreuse lèpre vivante! Les Allemands nous rongent et nous souillent comme des millions d'acarus!... »

Acarus? Oh! le vilain mot. Un mot de médecine, n'est-ce pas? Pourtant je me mis à écouter avec plus d'attention, parce que je voyais bien que Boris allait dire du mal des Allemands. Et moi, je ne les aimais guère. Ce sont des gens qui s'habillent fort mal et qui ont de très grands pieds.

QUATRIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Chateau de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Oh ! ma petite reine, comme il parlait haut! J'avais peur qu'on ne l'entendît de la salle de bal. Quel scandale c'eût été, songe donc! Toute tremblante, je lui faisais de petits signes de la main pour qu'il baissât la voix, pour qu'il ne s'emportât pas ainsi. Mais rien n'y faisait. C'était un tribun très farouche, vois-tu! Ecoute ce qu'il disait.

⁂

« — Oui, les Allemands rampent sur nous, nous enlacent, nous dévorent, nous étouffent! C'est à cause de ces vampires sales et gluants que la Russie est exsangue.

» Ils sont venus peu à peu, par petites troupes, sans qu'on les vît, le long des murs, profitant, pour entrer, d'une porte entr'ouverte. Ils étaient déjà installés qu'on ne savait pas encore qu'ils étaient là. D'ailleurs très doux, très obséquieux, faisant le moins de bruit possible, ne tenant presque pas de place, s'excusant d'une tasse d'eau prise à la fontaine ou d'un morceau de pain acheté chez le boulanger. Derrière les premiers il en vint d'autres, puis d'autres, puis

d'autres encore, Quelques personnes s'inquiétèrent, et les gens raisonnables dirent : « Pourquoi tant d'Allemands hors de l'Allemagne ? Les Russes suffisent à la Russie ». Mais eux, les patients envahisseurs, ils se faisaient si petits, se cachaient si bien, demandaient si doucement pardon de leur présence que l'on finit par se dire : « Bah ! ce sont des braves gens, et la Russie est si grande ! » Alors il en arriva d'autres encore, et leur nombre déjà était si formidable, qu'il eût été impossible de les renvoyer.

» Au surplus, pourquoi les aurait-on chassés ? Ils se montraient fort utiles. Ils excellaient à diriger les usines. S'il s'agissait de chemins de fer, ils s'offraient comme ingénieurs. Sachant beaucoup de métiers, savants aussi dans les arts, bons brasseurs, bons comptables, caissiers honnêtes, musiciens excellents, ils rendaient des services d'autant plus satisfaisants qu'ils les faisaient payer le moins cher possible. Ils n'étaient pas seulement habiles, ils étaient consciencieux. Ajoutez à cela qu'ils nous apportaient toute une philosophie, toute une littérature. Qu'étions-nous ? Des sauvages ; ils nous civilisèrent. Ils nous aidèrent aussi à fonder des écoles, car, étant très instruits, ils appréciaient les bienfaits de la science. Enfin, très vertueux, mariés, pères de famille, donnant le bon exemple. De sorte qu'on en vint à les adorer, et, plus il en arrivait, plus on était content. Et ils avaient beau accourir de plus en plus innombrables, on se disait : « Il n'y a pas assez d'Allemands en Russie. »

***

» Or, maintenant, regardez : c'est un hideux spectacle.

» L'Allemand a pullulé comme la punaise des bois, et partout il triomphe !

» A force d'avoir été domestique, voilà qu'il est devenu maître. Sa servitude nous a conquis !

» Partout, vous dis-je, partout !

» L'administration est à lui, le commerce est à lui

l'armée est à lui, et, dans bien des districts, la terre lui appartient !

» — Viens ici, pauvre garçon, fils de pope ou fils d'officier en retraite. Ah ! ah ! tu as été étudiant, ou tu as appris la comptabilité dans quelque institut spécial ? A parachever ton éducation, ton père a dépensé jusqu'à ses derniers copecks, et tu veux servir ton pays dans l'Université ou dans les bureaux du gouvernement. Tu es jeune, tu es plein de bonne volonté et d'espoir. Eh bien, va, essaie ! « *Bist du Deutsch, junger Mann?* » Et comme tu n'es pas Allemand, on te flanque à la porte ; et tout ce que ton pays peut t'offrir, c'est un fleuve où te noyer, c'est un arbre où te pendre — ou les pavés de ses villes pour y mourir de faim !

* * *

» Or, ce qui se passe dans l'Université, dans les administrations gouvernementales, se produit aussi à l'entrée des autres carrières.

» A chaque porte de l'avenir il y a une sentinelle qui demande le mot d'ordre au nouveau venu. Ce mot d'ordre, c'est : « Allemagne ». Un coup de sabre dans les reins à quiconque répondrait : « Russie ».

» Ainsi se germanise l'immense peuple slave.

» Qui est bureaucrate ? l'Allemand.

» Qui est professeur ? l'Allemand.

» Qui est industriel? l'Allemand.

» Qui dirige les Conservatoires ? l'Allemand.

» Qui est officier? l'Allemand.

» Qui est colonel ? l'Allemand.

» Qui est général? l'Allemand.

» Qui est empereur ? l'Allemand.



» Oui, le tzar lui-même n'est pas Russe ! Ses parents sont tudesques, ses alliances sont tudesques, ses amitiés sont tudesques, et dans ses propres veines

coule le sang allemand ! C'est en allemand qu'il parle à ceux de sa famille ; c'est en allemand qu'il aime à être flatté, et, quand il ordonne de pendre un homme ou de le passer aux verges, quand il envoie un patriote dans une forteresse ou un fier rebelle en Sibérie, c'est en allemand qu'il tue, qu'il emprisonne et qu'il exile ! »



Oh ! ceci, ma Stephana, c'en était trop. Dire du mal des Allemands, fort bien. Je n'y voyais aucun inconvénient. Moi-même, je te l'ai dit, je ne les aimais guère. Ainsi j'avais toujours trouvé fort ridicule que mon maître à danser fût un Allemand, tandis qu'il aurait pu être, sinon un Russe, du moins un Français. Mais Boris s'attaquait au tzar, à notre père, à notre Dieu ? Je tremblais comme une feuille, ma chère petite reine, et j'allais m'enfuir, sans même répondre une parole, — d'autant plus que l'orchestre commençait une valse de Strauss — lorsque Boris se mit à me dire des choses plus extraordinaires encore, et mon étonnement fut tel que je ne pus pas bouger et que je fus obligée d'entendre.

CINQUIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...
près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Non, ma petite colombe, je n'aurais jamais cru qu'une telle impertinence fût possible! Ce n'était pas assez d'avoir soupçonné de prévarication les magistrats de notre pays, pas assez d'avoir fort maltraité ces bons gros Allemands, pas assez d'avoir manqué de respect au tzar : Boris s'est avisé de dire du mal des femmes russes! Je regrettais de plus en plus d'avoir refusé la mazurka au colonel R..., qui ne parle pas mal des femmes, lui!

***

« La Russie, disait Boris, a un pire ennemi que l'Allemand, — c'est la femme russe elle-même.

» Noble, elle est futile ou perverse; bourgeoise, elle est ignorante et avare; paysanne ou plébéienne, c'est une brute.

» La grande dame ruine son mari ou son fils, et le grise, et l'énerve! « Rions! jouons! » dit-elle; la marchande démoralise et abêtit son mari ou son fils! « Des roubles! des roubles encore! » dit-elle; la femme du peuple abrutit son mari ou son fils! « Viens-t'en » boire! » dit-elle.

» Nous sommes une nation de fous, de banqueroutiers et d'ivrognes, grâce à la femme russe. »

***

« Traversez une petite ville, le soir, la veille d'un dimanche, — ou un faubourg, ou un village.

» Regardez, écoutez.

» Dans les rues ou sur la route, personne; mais des lampions rougeoient aux vitres des cabarets sans nombre, et chaque fois qu'une porte s'entr'ouvre, il en sort dans la puante odeur que répandent les sarreaux récemment passés au soufre et les bottes goudronnées, un rauque et sale tumulte de voix avinées et de verres qui se heurtent.

» Entrez. Ceci vaut la peine d'être vu de près.

» Maigres, chétifs, coiffés de vieux bonnets — si ce sont des paysans, — la casquette sur l'oreille — si ce sont des ouvriers, — des hommes, étendus sur des bancs, ou couchés sur des tables, ou vautrés dessous, font claquer leurs langues dans les verres, comme des chiens qui lapent, et se soûlent abominablement d'eau-de-vie, jusqu'au hoquet, jusqu'au vomissement.

» Mais les femelles boivent plus encore !

» Jadis les vieilles seules allaient au cabaret. A cette heure, les jeunes femmes, habillées de sarreaux neufs, ayant sur le front ces verroteries enfilées qui ont un joli bruit, et les jeunes filles aussi, roulent ivres-mortes entre les jambes des ivrognes.

» — De l'eau-de-vie!

» — Plus d'argent ! dit le moujick, père ou mari.

» — Tu laisseras tes bottes et ton bonnet en gage !

» Ils boivent encore.

» — De l'eau-de-vie !

» — Plus d'argent !

» — Ta télègue est à la porte; vends-la au cabaretier !

» Et quand ils sortiront du bouge, nu-pieds, nu-tête, déchirés, souillés, hideux, ils s'en iront, titubants, le

long des murailles, répandant leurs ordures et se laissant choir dessus !

» Que faire de cet homme dont cette femme a fait un porc ? »

***

« La marchande sait à peine lire, mais elle sait compter. Elle a les doigts qui agrippent l'or et ne le lâchent plus. Nuls scrupules. Faire de la fausse monnaie ? Pourquoi pas, si l'on peut la faire passer ! Nier un dépôt ? Pourquoi pas, si le dépôt nous reste ! Et de l'argent gagné ou volé, aux dépens de l'honneur du mari, elle ne fait rien, en général. Elle est l'escroquerie qui thésaurise. Les moins viles sont celles qui veulent être riches pour rivaliser avec les belles prodigues de l'aristocratie, pour qu'on les admire au théâtre, toutes frissonnantes de dentelles ou toutes éclatantes de diamants, pour qu'on les rencontre aux Pod Novinski dans des équipages dont le prix équivaut à celui d'une maison de campagne, et sous des fourrures qui ont coûté vingt mille roubles à la foire de Karkhoff ! »

***

« Mais la grande dame est d'autant plus terrible qu'elle est exquise et douce ! Elle est sourires, grâces, parfums. Elle a des rires qui ensorcellent et des clignements d'yeux qui affolent. Elle parle avec un accent un peu traînard et grêle qui fait de chacune de ses phrases comme un égrènement de perles sur du velours; et elle remue, et va et vient, et s'étire, puis sautille comme une petite chatte qui joue !

» Si tu es son mari, tu es ruiné.

» Eusses-tu les mines de platine des Demidoff, et fusses-tu le plus prudent des Russes, tu es ruiné, te dis-je !

» En France, en Allemagne, en Angleterre, des hommes aussi dissipent leur fortune ; mais ce sont de

jeunes gens que quelque passion entraîne, des vieillards débauchés à qui le vice coûte cher. En Russie, tous ceux qui peuvent se ruiner se ruinent, — oui, les hommes les plus graves et d'une condition d'ailleurs irréprochable. On peut affirmer qu'il n'est pas un seul grand seigneur russe, marié, qui ne dépense chaque année le triple de son revenu ! De là les sombres soucis qui énervent les âmes, de là les compromissions qui avilissent. Pourquoi le magistrat vend-il sa conscience? parce que sa femme veut une rivière d'émeraudes. Pourquoi ce gouverneur confisque-t-il les biens de ce riche marchand ? parce que sa femme veut renouveler ses écuries.

» L'honneur de la Russie est le jouet des sourires ! »



Ma foi, ma colombe, je n'y tenais plus ! J'allais répondre à cet impertinent qu'il ne savait ce qu'il disait ; que les femmes russes sont parfaites ; qu'elles s'habillent mieux que des Parisiennes ; qu'elles jouent Chopin comme des anges, et qu'elles valsent comme des sylphes...

Mais, tout à coup, il me regarda avec un tel air de tendresse, avec des yeux si bons ; il me dit d'une voix si caressante : « Les femmes russes pourraient sauver la Russie qu'elles perdent, — si vous leur donniez l'exemple, » que je me sentis toute troublée, et je baissai les yeux et, sans savoir pourquoi, je relevai la dentelle de mon corsage, qui était un peu trop décolleté.

SIXIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Sur la terrasse, la nuit devenait froide, ma Stéphana, et je risquais fort de m'enrhumer ! Ce qui aurait été d'autant plus fâcheux que j'avais promis de chanter un duo de Mendelssohn, le lendemain, à une fête de charité avec le colonel R..., qui est aussi bon musicien qu'il est bon danseur. On devait être si bien, là, tout près, dans la salle de bal, parmi les chaudes lumières ! Et j'entendais ces mélodies tournantes de l'orchestre, qui feraient valser des statues de saints ! Pourtant, je restais là, grelottante, à écouter de pompeuses billevesées. Je crois, vraiment, que Boris m'avait ensorcelée.

Il se remit à déclamer.

***

« — Un autre monstre : le Clergé. Monstre double. Il y a le clergé blanc, et il y a le clergé noir. Le clergé blanc est abject, le clergé noir est obscène.

» Le clergé blanc, c'est l'immense troupeau de popes et de diacres. De quelles familles sortent ces gens-là ?

De familles sacerdotales. Le pope est fils de pope. En Russie, la prêtrise est héréditaire, comme certaines maladies.

» Tout jeune, l'enfant destiné à l'Eglise est envoyé au séminaire. Il n'y apprend rien de ce qu'il est utile de savoir pour être un homme ; mais on lui enseigne toutes les superstitions qui peuvent abêtir son esprit et celui des autres. La personnalité s'efface dans la stupidité de l'enseignement commun. Les élèves ne conservent même pas leurs noms. L'évêque fait venir les nouveaux venus : « Toi, tu t'appelleras désormais » Bogolafski (c'est-à-dire : théologien) ; toi, tu seras » Bogolubof (c'est-à-dire : amour de Dieu). » Un évêque facétieux, et qui savait le français, imposa un jour à l'un de ces jeunes lévites, qui était né dans une vaste bourgade, le nom de « Grandvillageski ! » D'ailleurs, les séminaristes sont assez bien traités. Jadis on leur donnait, de temps à autres, le knout ; maintenant on les fouette encore, mais très rarement, très doucement, comme pour le plaisir. Ils ont beaucoup de libertés : entre autres, celles de se soûler et d'aller dans les maisons de prostitution, — en plein jour seulement, parce qu'il se couchent de bonne heure.

» Dès que cette éducation est achevée, on les marie. C'est l'évêque qui se charge de ce soin. Généralement, il donne au nouveau pope la veuve de quelque pope décédé, et, avec la femme, la paroisse.

» Le jeune prêtre s'installe. Dans les villes, il a une belle maison, dans les villages une maisonnette assez confortable ; et il continue le commerce de son prédécesseur.

» A vrai dire, on le paye mal, et, quelquefois on ne le paye pas du tout.

» Trente-six millions de roubles, environ, tel est le budget du clergé blanc, du clergé séculier ; il y a en Russie trente-six mille paroisses ; c'est donc une somme assez ronde qui est due à chaque prêtre. Mais elle reste due. Le Synode, distributeur de l'argent sacerdotal, se fait un devoir de le réserver pour les besoins particuliers de ses membres. Parmi ces besoins,

2.

il faut compter les comédiennes de Paris, qui viennent à Pétersbourg pendant la saison d'été.

» Néanmoins, le pope se tire d'affaire. Il a le casuel des mariages et des baptêmes. A Pâques, ses paroissiens lui apportent des présents en nature ou en belles pièces sonnantes. Puis, il va de logis en logis, mendiant pour orner sa chapelle, pour redorer ses icons, pour acheter des vases bénis à Moscou! Naturellement, il prélève là-dessus de petits bénéfices. Après avoir rançonné les hommes au nom de Dieu, il vole Dieu lui-même. Mais ce ne sont là que les profits normaux de son ministère, et cela ne suffirait pas à un homme qui a pris au séminaire l'habitude de l'eau-de-vie et des belles filles!

» — Batushka, je voudrais avoir un certificat de moralité.

» — Mais, Simon Petrowitch, tu es, ce me semble, un parfait gredin. Tu as été condamné deux ou trois fois pour vol, et on sait dans toute la ville que tu as longtemps fabriqué de faux billets de banque.

» — Eh! Batushka, c'est justement parce que les mauvaises langues m'ont fait une mauvaise réputation, que j'ai besoin d'un certificat.

» — Ah! ah! Oui, oui, sans doute, je te comprends. Tu voudrais entrer dans une administration, dans quelque maison de commerce où il te serait facile...

» — Justement!

» — C'est très bien, très bien. Tu te convertis, à la bonne heure. Eh bien, Simon Pétrowith, ça ne te coutera pas très cher, le certificat. Dix roubles, pas un copeck de plus.

» — Cinq roubles, Batushka!

» — Allons, soit, cinq roubles, mais tu donneras une robe à ma femme? »

***

» Le pope a d'autres ressources.

» Quiconque renonce ouvertement à la religion orthodoxe peut être expédié en Sibérie. Par bonheur

pour les sectes dissidentes, le pope est là. Moyennant quelque bonne somme, il ferme les yeux sur les conciliabules des hérétiques, — ceux-ci fussent-ils, comme à Ekaterinoslaw, les adorateurs abominables du Diable, et il délivre des « certificats eucharistiques » aux plus enragés blasphémateurs de son Eglise et de son Dieu.

» Quant à ceux des hétérodoxes qui ne s'adressent pas à lui, il les poursuit, il les menace. « Achète-moi, ou je te vends ! » On l'achète.

» En outre, il excelle à extorquer des legs aux moribonds, — ou bien, quelquefois, plus simplement, il vole l'argent caché sous l'oreiller du malade qu'il confesse ! Et si ces derniers métiers ne sont pas assez lucratifs, le pope n'hésite point : il se fait marchand de vices et d'ivrognerie, vendant des cartes, comme un teneur de tripots, et de l'eau-de-vie, comme un cabaretier!... »



Tout à coup, je frissonnai, ma Stéphana ! J'avais cru voir le colonel R... derrière la double vitre enflammée de la salle de bal ! Epiait-il Boris ? L'avait-il écouté, entendu ? Oh ! non, j'étais folle, un jeu de lumière m'avait trompée. En ce moment, le colonel devait conduire le cotillon, hélas !

SEPTIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

C'est si amusant le cotillon ! n'est-ce pas, ma petite reine? Les hommes se mettent sur les épaules de grosses têtes en carton peint, têtes de bœufs, têtes de chevaux, têtes de diables aux grandes cornes rouges ; mais les danseuses, des houlettes aux doigts, se coiffent de chapeaux de bergères fleuris comme des prairies. Et l'on va, et l'on vient, et les groupes, jolis ou bouffons, se séparent ou s'enlacent...

***

Boris continuait impitoyablement.

« — Sept mille nonnes, neuf mille moines sont répartis dans huit cents couvents. Donc seize mille religieux et religieuses. Ce serait peu, bien que ce soit trop. Mais les postulants et les novices, dont le nombre s'accroît chaque jour, augmentent considérablement la population des cloîtres. Tous ces hommes et toutes ces femmes, c'est ce qu'on appelle « le clergé noir ». Il est redoutable, quoique vil ; on lui obéit, bien qu'on le méprise. C'est parmi les moines que l'on choisit tous les hauts seigneurs de l'Eglise : les prieurs, les abbés, les archimandrites, les archevêques, les métropolitains ; avec les nonnes on fait des abbesses, des prieuresses et des saintes mères. Les supérieurs des grands lau-

ras ont environ soixante-quinze mille roubles de rentes : les supérieures des petits monastères se contentent de quinze mille roubles ; une Sainte-Mère, qui s'est enfuie de Moscou pour se marier à Prague avec un coiffeur français, a pu emporter, outre les vases d'or de la chapelle, un million de roubles argent !

» Donc le clergé noir est riche, orgueilleux, puissant, — et il est infâme. Un double but : l'enrichissement et la domination. Trois moyens principaux : le mensonge, la délation et la mendicité. »

***

« Mendicité cynique.

» Une fois, à Odessa, deux religieuses se présentèrent, de bon matin, chez une petite comédienne française qui était fort à la mode en ce temps-là.

» Elles demandaient l'aumône. La comédienne, bonne fille, leur offrit un billet de dix roubles.

» — Oh ! ce n'est pas assez ! dirent les religieuses.

» — Comment ! ce n'est pas assez ?

» — Non, barina. Le prince Wiskoff vous a fait, avant-hier, un présent de cinq mille roubles.

» — Ah bah ! comment savez-vous cela ?

» — Le prince, qui a beaucoup de religion, se confesse à un moine qui fréquente notre monastère. Ainsi, vous avez reçu cinq mille roubles, et vous ne refuserez pas de nous en donner la moitié, qui nous est fort nécessaire pour faire redorer le dôme de notre chapelle.

» — Jamais ! s'écria la petite actrice ne pouffant de rire.

» — Tout de suite, répliquèrent les religieuses. Sinon, prenez garde. Le prince est marié. On peut avertir sa femme de ses liaisons avec vous ; et vous serez reconduite à la frontière, avec fort peu d'égards.

« — La comédienne eut peur ; elle s'exécuta. En récompense, les religieuses l'invitèrent à venir visiter leur cloître. Elle y fut fort bien reçue, et elle y soupa, dans une chapelle particulière, avec le prince, au champagne. »

***

« Délation abjecte.

» Un homme tombe malade. Pour le veiller, pour le soigner, il fait venir un moine. Celui-ci s'installe en maître dans la maison. Il se soûle de vins et de viandes, baise le cou des servantes, puis se couche et dort, et ronfle. De temps en temps il s'éveille pour demander au malade :

» — Votre Haute Origine veut-elle se confesser?

» Le malade se confesse. Toute son existence, il la révèle. Il livre les secrets d'où dépendent peut-être son honneur et sa vie. Le moine donne l'absolution, après avoir imposé quelque pénitence pécuniaire. Puis il se rendort. Mais, le lendemain, il court au bureau de police ; ce qu'il a appris en confession, il le raconte sans omettre aucun détail. Quelquefois le malade est arrêté, envoyé en Sibérie, sans jugement. Quant au moine, on le remercie et on le paye. C'est ainsi que Dieu fait la police du tzar. »

***

« Le mensonge surtout.

» Les moines et les sœurs s'en vont de rue en rue, frappent à toutes les portes.

» — Petit père, voici une amulette qui guérit de toutes les maladies et même de la peste sibérienne. Petite mère, si tu allumes ce cierge le soir, près de ton lit, tu verras en rêve ton fils qui est à la guerre. Petite fille, si tu portes sur ton ventre cet os de saint Nicolas, tu n'auras rien à craindre des caresses fécondes de ton amant.

» — Combien l'amulette ?

» — Cinq copecks.

» — Combien le cierge ?

» — Dix copecks.

» — Combien l'os de saint Nicolas ?

» — Un rouble.

» Ainsi s'emplit l'escarcelle monacale. Mais, quand

les moyens ordinaires sont insuffisants, on recourt au miracle.

» Un moine proclame, en s'éveillant, que sainte Warvara lui est apparue en songe et lui a révélé qu'un Icon merveilleux est enfoui dans le sol, au pied d'un arbre de la forêt. On court, on déterre l'image sacrée. Elle est transportée dans l'église Le très saint Synode s'assemble ; il proclame officiellement l'origine miraculeuse de l'*Icon*. Alors viennent en foule vers l'église bénie les malades et les infirmes. Les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques brisent leurs béquilles en pleurant de joie ! Mais il faut récompenser l'Icon guérisseur. L'or et l'argent abondent. Généralement on paie d'avance. Les moines débattent le prix avec les pèlerins. Ils vendent les guérisons merveilleuses comme on vend les légumes au marché. A la porte de certains couvents, on affiche le tarif des miracles. »

***

« Et c'est grâce à cet or mendié, extorqué, volé, rouble à rouble, copeck à copeck, que les coffres sacrés s'emplissent, que les religieux, lourds de victuailles et soûls de wodki, se vautrent dans la fainéantise, et qu'il y a des images tout éblouissantes d'or et toutes chargées de pierreries dans les chapelles orthodoxes où l'archimandrite officie, et dans les petites cellules où soupirent la nuit les baisers monstrueux des nonnes amoureuses ! »

***

— Ah ! fi, fi, Boris ! m'écriai-je. Oh ! que racontez-vous là ?

Car, certainement, une jeune fille peut aller voir les pièces française où l'on dit beaucoup de mots drôles, et lire les romans de M. Zola, qui sont tout à fait amusants. Ça, c'est l'usage. Mais entendre dire de telles choses à propos des nonnes et des moines ! « Ah ! fi fi ! » répétai-je. Et je me mis à rougir très sérieusement, de la façon que tu sais, qui me rend plus jolie.

HUITIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au chateau de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Eh bien ! il ne manquait plus que cela. Après le clergé, l'armée ! Oui, ma colombe, c'est comme je te le dis, Boris a osé s'en prendre à nos jeunes colonels, à nos généraux aimables, dont les uniformes font un si bel effet sous les lustres, parmi les dentelles et les satins des robes ! Rien de plus joli qu'une épaulette d'or près d'une épaule nue. Mais il ne respectait rien, le monstre ! Ecoute ce qu'il disait.

⁂

« —Rouge, bleue, verte, fauve, tout hérissée d'éclairs d'acier et de cuivre, et passementée d'or et brodée d'argent, chamarrée, empanachée, l'armée, chefs et soldats, est triomphale et superbe ; et, les jours de revue, quand le tzar, tout environné de Kosaks et de Tcherkesses, regarde défiler les régiments de sa garde, ses yeux peuvent à peine supporter l'éclat de cette multitude éclatante, où reluisent, parmi tant de splen-

deurs, les croix émaillées de rouge et les étoiles à six pointes de Saint-Alexandre Newski, les rubans écarlates de l'ordre de Sainte-Anne, — que l'on porte, selon la classe, en sautoir, ou autour du cou, ou à la boutonnière, ou à la poignée de l'épée ; — les croix de Saint-Georges où le dragon est d'or sur un fond d'émail blanc ; les étoiles d'or à huit pointes de Saint-Stanislas, et les croix rouges ornées de deux aigles d'argent, — dépouilles humiliées des poitrines polonaises !

» Telle apparaît l'armée, et les enthousiastes s'écrient :

» — Notre artillerie est sans pareille ; quand elle se fait entendre, on dirait un immense tonnerre, — le tonnerre de ce dieu qu'on appelle le tzar ! C'est un mur d'airain vivant que notre infanterie, et les forces des nations s'y brisent sans l'entamer ; les grêles chevaux kosaks, aux jambes nerveuses, aux naseaux de feu, ont brouté l'écorce des arbres dans le jardin des Tuileries, et si le tzar fait un signe, ils bondiront à travers le monde, avec un hennissement de défi et de gloire ! — L'armée russe, c'est l'armée incomparable, innombrable, invincible !

» Regardons de plus près.

» L'armée russe est un troupeau de misérables brutes, tondu par des voleurs et conduit par des sots. »

***

« Les chefs sont des sots, ou des ignorants. Où donc auraient-ils appris quelque chose ? Dans les Académies-Militaires ? Vous voulez rire ! A quoi bon nos jeunes gentilshommes travailleraient-ils dans les Académies ? Étant Cadet, on est sûr d'obtenir sa nomination d'officier. Les examens ? Formalité, plaisanterie. Les gens bien apparentés reçoivent à quinze ans leur premier brevet. Mais ils ne se tiennent pas longtemps aux grades inférieurs. N'être que lieutenant, n'être que capitaine ? Pour qui les prenez-vous ? A vingt ans les voilà lieutenants-colonels, colonels à vingt-cinq ans;

on a vu des généraux qui étaient obligés de se mettre des moustaches postiches pour se donner un air belliqueux. Quant aux grades inférieurs, ils sont assez bons pour les jeunes hommes de petite extraction, qui ont travaillé, les imbéciles ! et si ceux-ci ne sont pas assez nombreux, — car le métier n'est pas alléchant, — on leur adjoint, pour faire les grosses besognes, des militaires danois, prussiens, autrichiens, cassés dans leur pays, ou des aventuriers, qui ont été des espèces de bandits dans les provinces danubiennes. Et nos officiers supérieurs passeraient leur vie dans une parfaite oisiveté, s'ils ne se livraient chaque nuit aux doux labeurs du baccarat et du lansquenet !

» Est-ce avec de tels hommes que le tzar veut faire la conquête du monde ? »



« Les chefs sont des voleurs.

» Les sommes énormes allouées pour l'entretien d'un régiment fondent, s'évanouissent, disparaissent, sont comme si elles n'avaient jamais été suées par le misérable paysan russe ! Les fonctionnaires des bureaux en volent une bonne part ; le général de division se réserve une moitié de ce qui lui arrive ; le général de brigade suit l'exemple du général de division ! et le colonel partage le reste entre la table des jeux et l'alcôve des filles. Or, comme c'est le colonel qui est chargé de nourrir le régiment, le régiment crève de faim, naturellement. Haves, maigres, chétifs, — oui, chétifs, quoi qu'en dise l'orgueil national, — les soldats russes, après avoir dormi sur des planches, dans leurs manteaux troués, n'ont d'autre nourriture que le *tchi*, servi deux fois par jour, et une livre de mauvais pain noir ; et leurs casernes, vieilles et sales, jamais réparées, jamais lavées, croulantes et puantes, ressemblent à des ruines d'étables à pourceaux ! Les jours de paye, les soldats reçoivent, dit-on, deux copecks ? Ils n'ont jamais rien reçu ! rien ! sinon les coups de canne, rudes,

fréquents, innombrables, dont les gratifie à tout propos, à toute heure, le major allemand ! »

***

« Ne sachant ni lire ni écrire, transportés dans les pays les plus lointains de leurs lieux de naissance, ahuris par la nouveauté de ce qu'ils voient, hébétés par la misère, par les châtiments, par les coups, les soldats, logiquement, sont des brutes. La patrie, ils ne savent pas ce que c'est ! Ils savent seulement qu'il y a quelque part, très loin, très haut, un personnage formidable, le tzar ! et ils croient que c'est de lui que tombent les coups de canne. En temps de guerre, ce n'est pas à la bataille qu'il vont, c'est à l'abattoir, c'est à la boucherie ! Et si les bâtons des majors n'étaient pas levés sur eux, ils tourneraient le dos à l'ennemi, et s'ils le frappaient, ce serait comme les bêtes de somme, qui ruent en fuyant ! »

***

« Et pourtant, cette armée de fats, de voleurs et de brutes, cette armée, — qui ne vaincra que par la trahison ou la faiblesse des chefs ennemis, — peut devenir formidable quelquefois ! Oui quand il s'agit de réprimer une insurrection de misérables. Oh ! alors, les généraux, les colonels, comprenant que si l'émeute s'achevait en révolution triomphante, les impôts abusifs, les extorsions de sommes seraient impossibles, et qu'ils ne pourraient plus, eux, les riches, payer des prostituées avec l'argent des pauvres ; alors, les généraux et les colonels se transforment tout à coup en grands hommes de guerre ! s'ils ne donnent pas plus de pain aux soldats, ils les soûlent du moins d'eau-de-vie ; et tout cet immense troupeau de niais et de lâches devient une bande admirable de bourreaux et d'égorgeurs ! »

***

Oh ! ma Stéphana ! cette fois, j'avais bien vu. Le colonel R... se tenait derrière la vitre du salon. « — Taisez-vons ! taisez-vous ! » balbutiai-je, et j'étais tremblante au point que Boris dut me prendre entre ses bras. Grâce à Dieu, le colonel n'était plus là. Mais je me sentais si effrayée, que je n'osais pas m'éloigner de Boris. J'étais si peureuse, tu te souviens ?

NEUVIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Mais lui, ma Stephana, il ne paraissait pas du tout s'apercevoir que je fusse si près de lui. Je me serrais contre sa poitrine — tant j'avais peur! — mais on eût dit qu'il ne me voyait pas; et c'était pour rien que j'avaîs aux joues une pâleur qui devait être fort jolie... Même il me repoussa un peu, et il se reprit à parler, en mettant la main sur mon épaule, — comme sur le marbre d'une tribune.

⁂

« — Sous l'aristocratie élégante et pillarde, sous la magistrature prévaricatrice, sous la bureaucratie sordide, sous le clergé hypocrite et mendiant, sous l'armée affamée, languit et se vautre dans sa propre ordure l'innombrable paysan russe.

» Soixante-dix millions d'hommes et de femmes! épouvantable multitude!

» Entrez dans ce qu'on appelle un village. Des maisons, cela? Non, des huttes immondes où ne voudraient point loger des bêtes; et de partout s'élève une odeur de ménagerie qui provoque la nausée.

» Devant chaque habitacle s'étend un vaste terrain, rarement clos; mais enfin, là, dans cette terre, le moujick pourrait planter des légumes, pommes de terre, navets, carottes; il le pourrait, mais il ne le fait pas. Pourquoi? Parce que personne ne lui a ordonné. Il est la paresse qui dort, tant qu'on ne le réveille pas à coups de bâton ou de corde. Des choux, du maïs bouilli, il se nourrit de cela. Ni laitage, ni beurre, ni œufs. Il ignore jusqu'au nom de la viande! Mais, dès qu'il le peut, il va acheter de l'eau-de-vie au cabaretier ou au pope, et il boit, il boit, il boit, jusqu'à ce qu'il tombe dans quelque ornière de la route, soûl et mourant de faim! »



« Le dedans des cases est hideux.

» Des lits? Non. Des coffres? Non. Pour plancher la terre nue, noire et grasse, toute jonchée de restes d'ordures. Où dorment ces gens-là? L'été, sur le fumier du sol, l'hiver, sur le dessus du poêle. Les femmes et les filles, tignasses d'étoupe, plats visages, narines retroussées et béantes, avec leurs longs sarreaux en peaux de mouton d'où sort une odeur de suin et qui descendent jusqu'à de lourdes bottes jamais retirées; les hommes, pareils aux femmes, mais plus hideux encore, se pressent, se serrent, s'enlacent, — père, mère, enfants, — comme un nœud d'affreux serpents gras, et mêlent bestialement les sexes dans une promiscuité de haillons pleins de bêtes, de rauques ronflements et de puantes haleines!

» Mais dans un coin de l'obscène demeure, une statuette en fer de la Vierge, derrière un grillage où brûle une petite lampe, a des bracelets de verroterie aux poignets et des boucles d'or aux oreilles! »

***

« Tels sont les corps ; les âmes sont plus viles. Parmi tant de paysans, aucun n'a appris à lire. Pensent-ils ? peut-être, on ne sait pas ; car leur parole ne ressemble guère à la parole hnmaine ; ils rient comme l'âne brait ; leurs cris sont des abois de chien. Aiment-ils leurs femmes ? Ils s'accouplent à elles. Aiment-ils leurs enfants ? Il les regardent, quelquefois, d'un œil vide. Un seul instinct : ne rien faire ! Un seul désir : boire de l'eau-de-vie ! Une seule joie : aller à l'église ! Et ils y vont le plus souvent possible, et s'agenouillent, inertes, abrutis, cuvant le wodki au pied de l'autel, et parfois éclaboussant de leurs vomissements les images sacrées ! »

***

Ah ! cette fois, ma jolie reine, je ne pus m'empêcher de l'interrompre ! Ce n'était pas vrai, ce qu'il racontait là. « On a émancipé les paysans, lui dis-je d'un petit ton fort résolu, on leur a distribué des terres, on a fondé des écoles. Il est impossible que le moujick soit aussi misérable que vous le dites ! » Mais à ces mots, il éclata d'un rire strident, amer, terrible. « L'émancipation ! cria-t-il. Des terres ! Des écoles ! Ah ! folle, folle, écoutez ! »

DIXIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Il continuait à rire d'un rire dur; sa main, crispée sur mon épaule la serrait fortement, au point que je sentais la pénétration aiguë des ongles; et, toute tremblante, un peu courbée, me pelotonnant, j'éprouvais, épouvantée et fascinée aussi, ce que doit éprouver un agneau sous la serre d'un aigle, — d'un aigle qui serait très beau !

***

« — L'émancipation! oui, on a émancipé les serfs, et Alexandre, le tzar philanthrope, a été admiré et loué par tous les libéraux européens, comme Catherine le fut jadis par Voltaire et par Diderot. Et, en effet, ce fut un magnifique ukase. O magnanimité impériale! O désintéressement de la noblesse! Soixante-dix millions d'êtres vivants, naguère esclaves, tout à coup devenaient libres !

« Ecoute, folle qui m'interroges.

» Un homme avait un chien. Il l'employait à tourner sa broche, à tirer de petits chariots, à mordre aux jambes les brebis et, en récompense de ses services, il le battait sans trêve, sans fin, avec joie. Mais du moins il lui donnait la pâtée, pâtée sordide et repoussante, — nourriture, pourtant.

» Un jour, l'homme dit à son chien :

» — Va-t'en, sors d'ici, tu es libre.

» Le chien demanda :

» — Où irai-je ?

» — Tu es libre !

» — Que ferai-je ?

» — Tu es libre !

» — Que mangerai-je?

» — Tu es libre !

» — Mais je crèverai de soif et de faim !

» — Tu es libre, te dis-je !

» Et, depuis ce temps, maigre, la peau et les os, le ventre flottant, le chien erre, affamé, mordant l'air, dévorant ses excréments.

» Car il est libre !

» Et quelque jour, demain, ce soir, sa charogne gonflée épouvantera les passants qui se hâtent, à moins qu'on ne le rencontre courant à travers plaines, la flamme aux yeux, la bave aux dents, enragé !

» Oh ! avant de mourir, qu'il devienne enragé enfin, et qu'il morde, ce chien libre ! »

***

« Ah ! il est vrai que l'on a distribué des terres et que l'on en distribue encore — en les faisant payer, naturellement. Mais, de ces terres-là, le paysan n'en veut point. Qu'en ferait-il ? Les cultiver ? Non ; l'esclavage récent lui a laissé l'horreur du travail. D'ailleurs, il n'a ni outil, ni semences. Le juif en vend sans doute, mais en spécifiant qu'il prendra sa part de la récolte future. Le moujick ne veut pas peiner pour le juif. Puis il faudrait payer la redevance à l'agent

foncier qui livre les terres au « jaugeur », comme on dit ; et plus la terre serait vaste, plus elle serait fertile, plus le propriétaire devrait d'impôts au « collecteur. » La pire misère, pour le paysan russe, ce serait d'être riche ! Donc, il refuse sa part du sol ou, s'il la prend, il la veut toute petite, juste ce qu'il faut de place pour faire pousser quelques choux avares ou pour creuser un trou à son cadavre.

***

« On répond : « Il y a la commune, ce qu'on nomme » le Mir. Là, la terre est partagée entre les paysans » selon le nombre d'âmes, et le village forme une as- » sociation coopérative. Quoi de plus juste? Quoi de » plus conforme à l'esprit moderne? En outre l'as- » semblée des moujicks nomme le startschina et » les starostas, uniques magistrats auxquels ils » obéissent; car le tzar est très loin et le gouvernement » central s'immisce rarement dans les affaires de la » commune. »

» Certes, ceci est bon. Et le Mir est peut-être l'embryon chétif des belles sociétés futures !

» Mais actuellement le Mir est pire que les bagnes.

» En échange de la terre, la commune a dû payer une somme considérable. Elle ne l'avait pas. Elle l'a empruntée au Crédit foncier. De là de lourds intérêts. Mais le Crédit foncier n'a pu prêter qu'une partie de l'argent nécessaire : les quatre cinquièmes de la valeur de l'estimation ; car tels sont ses règlements, et il a pris hypothèque sur la totalité du sol. Or, l'ancien propriétaire qu'il fallait indemniser, — ainsi l'exigeait l'ukase, — réclamait la somme entière. La commune a emprunté encore à une autre banque. Nouveaux intérêts à payer chaque année. Puis il fallait des outils de labour. Les usuriers en fournirent. En résumé, les rentes à servir, auxquelles se joignent d'effroyables impôts, absorbent tout le revenu du sol. Pourtant le moujick des communes pourrait vivre, mais le starts-

china qu'il a élu le pille et les starostas qu'il a élus le volent! Ce sont eux qui font les emprunts, ce sont eux qui fournissent les étoffes, les aliments et le sinistre vodki. Ils achètent à bon marché, et ils vendent cher ; et ils s'enrichissent pendant que le moujick devient de plus en plus misérable, et ils s'engraissent pendant qu'il maigrit ! Regardez : près de l'église au dôme couleur d'azur, aux minarets dorés que le soleil redore, s'élèvent de petites maisons de briques, roses, claires, joyeuses entre les arbres. C'est là que logent les magistrats paysans. Bien vêtus, bien nourris, ils se prélassent, ils triomphent. Mais dans la bourgade, au seuil des cases éparses, les moujicks harassés, hâves, rompus par l'horreur du travail inutile, considèrent d'un œil stupide la terre qu'il faut cultiver pour d'autres et songent que leur blé ne deviendra pas leur pain. Ils furent les esclaves d'un homme, — et maintenant, plus torturés et plus pauvres, ils sont les serfs de l'impitoyable dette ! »



Veux-tu que je te dise, ma Stephana? J'étais très troublée, enfin. Ces pauvres paysans ! Je n'avais jamais entendu parler de ces choses. Tant de malheureux ! tant d'affamés ! Et j'avais des diamants aux oreilles, une bague de rubis au doigt. Ah! dis, tu t'en souviens, de cette bague, ma reine? Je l'avais fait venir de Paris. C'était le chef-d'œuvre d'un des meilleurs joailliers ; et, comme de petites griffes d'or soutenaient légèrement la pierre, on eût dit une goutte de sang au bout d'une patte d'oiseau.

ONZIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Pendant que, pleurant à demi, avec un reste de sourire je regardais ma bague — tiens, ma colombe, c'est peut-être cette goutte de sang qui, en s'élargissant, est devenue ce que l'on appelle mon crime, — Boris parlait ancore, mais d'une voix plus basse :

***

« — Donc, telle est la sombre Russie.

» Et là-haut, comme dans une splendeur étoilée, un homme règne, vague et presque divin à force d'éloignement.

» Que fait-il ? A quoi rêve-t-il dans son immobilité d'idole?

» Peut-être un cœur d'homme a-t-il battu jadis dans cette poitrine! Peut-être la vision de la Russie libre a-t-elle, pendant quelques heures, hanté cette intelligence! Aujourd'hui, c'est le tzar, pareil aux autres tzars, le fils en effet des Pierre et des Nicolas.

» A tout ce qui pleure, à tout ce qui se plaint, à tout ce qui crie vengeance, il répond : « Non! » d'un geste silencieux et recroise ses bras.

» Mais il est inquiet.

» Il sent qu'au-dessous de lui, là-bas, quelque chose grouille, remue, veut monter, menace.

» L'inquiétude devient de la peur; il se cache, il évite les adorations qu'il aimait autrefois. Comme les tyrans antiques, il va, dans son palais, de chambre en chambre, évitant de dormir dans le lit où il a dormi la veille, se méfiant de ceux qui le gardent, fermant lui-même sa porte, écoutant si l'on a parlé derrière la cloison. Quand il a faim, il tremble à cause du plat empoisonné peut-être; quand il a soif, il hésite à boire, car il lui semble que le vin de France a une étrange couleur. Quand il voyage, le wagon impérial apparaît presque en tête du train, mais ce wagon est vide; lui, le tzar, il se tient rencoigné, inaperçu, obscur, dans l'une des dernières voitures, et il regarde à travers la vitre de la portière s'il n'y a pas un homme caché derrière la haie qui fuit.

» Et il s'enfonce de plus en plus dans sa mélancolie épouvantée.

» Mais, par instants, sa peur devient féroce!...

» La mort pour une parole! la mort pour un journal trouvé dans une poche! la mort pour un écrit placardé! la mort pour avoir ri, la mort pour avoir pleuré! et, quand il ne tue pas, il emprisonne ou il exile. Pourquoi? Presque toujours sans raison, quelquefois sans prétexte même, — parce que, peut-être, parmi ceux qu'il supprime, se trouve l'homme qui aiguisait le poignard ou chargeait le revolver! Il ressemble à un moissonneur qui fauche tout le champ pour abattre un épi mauvais. »

***

« Eh bien, non! c'en est trop enfin, s'écria Boris en levant des bras terribles. La noblesse oppressive et folâtre, la magistrature vendue, l'industrie faussaire, l'Allemagne qui ronge, l'armée qui frappe à coups de plats de sabre, ou qui saigne le peuple comme un bou-

cher des bœufs, et le clergé stupide et menteur, et l'immense foule abrutie, c'en est trop ! c'en est trop ! Tuez les hommes ! brûlez les villes ! démolissez ! écrasez ! Que plus rien ne soit de tout ce qui existe ! Las de ce monde, nous aspirons au néant ! Et nous le ferons ! Mieux vaut l'abîme vide que la montagne d'immondices ! »

⁂

Ah ! ma reine, je poussai un petit cri. C'était un nihiliste certainement, un nihiliste tout à fait ! Je m'en étais bien doutée un peu, à cause des choses qu'il avait dites ; mais, maintenant, il n'y avait plus à s'y méprendre. Tout détruire ! tout renverser ! Rien ! le néant ! Ah ! le vilain homme, avec ses beaux yeux ! Et il se faisait très tard. Déjà je voyais, à travers la vitre, les danseurs plus rares et les groupes de jeunes filles enveloppées de burnous, qui s'en allaient toutes blanches. Où était ma gouvernante ? Je voulais partir tout de suite. Mais il me retint par le bras et il me dit gravement : « Vous m'avez interrogé et je n'ai pas tout dit. » Oh ! mon Dieu ! qu'allait-il dire encore ?

DOUZIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au château de N...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Il continua, farouche et magnifique comme l'Antechrist prédit par les légendes :

***

« — Puisque tout est mauvais, que tout disparaisse! Améliorer, c'est la chimère de ces rêveurs qu'on nomme Hertzen et Proudhon. Nous sommes les penseurs positifs, les sages désillusionnés. Le mal atténué, ce serait toujours le mal. Le supprimer, tel est le devoir. Abolir la peste, est-ce un crime? A bas la famille, puisqu'elle opprime les fils qui bafouent les pères! A bas l'armée, puisqu'elle tue et pille! A bas l'aristocratie, puisqu'elle nous écrase en dansant sur nos reins! A bas le négoce, puisqu'il vole! A bas l'Allemand, puisqu'il rampe et dévore! A bas le clergé, puisqu'il ment! A bas le tzar, puisqu'il est dieu ici-bas! Et que Dieu soit maudit, puisqu'il est tzar là-haut! Tout devant être autrement, rien de ce qui existe ne doit subsister. Il est temps que tout s'effondre, se désorganise, s'émiette. Soyons le

crime, pour être l'épouvante. Saisissons les poignards, les revolvers, les torches! Massacrons, incendions! Que les généraux, que les chefs de police, que les archimandrites tombent, frappés au cœur; que le tzar, nuit et jour, frissonne à cause de l'assassin possible! et que les villes en flammes s'écroulent dans une éblouissante ruine! En vérité, je vous le dis, voici qu'elle est venue l'heure suprême de la vieille humanité, et nous sommes les archanges qui sonnent dans leurs clairons la diane de la mort! »

⁂

Oh! ma Stephana, ô ma petite colombe, il était formidable! et je me demandais s'il n'allait pas me tuer, moi aussi, puisqu'il voulait tuer tout le monde! Pourtant, comme il m'avait pris la main et ne la serrait pas trop fort, je me hasardai à lui répondre :

« — Mais c'est affreux, ce que vous dites! et si tout cela arrivait, il n'y aurait plus qu'un immense désordre sanglant et rouge, qu'un effrayant chaos!

» — Oui, le chaos, cria-t-il, mais c'est du chaos que sortent les mondes! »

⁂

« — Oh! combien je les envie, ceux qui se lèveront après nous, les jeunes hommes de l'avenir! Nous aurons accompli la tâche terrible, ils feront la tâche douce. Nous aurons démoli, ils reconstruiront. Partout où il n'y aura plus rien, grâce à nous, les sinistres, ils mettront le bien-être, la liberté, la paix, eux, les charmants. Mais la société bonne et fraternelle, telle qu'ils l'établiront, nous ne pouvons pas même l'entrevoir; et quand même nous le pourrions, notre devoir nous l'interdirait. Nous n'avons pas le droit de nous laisser détourner de notre sombre et nécessaire besogne, par la vision souriante de l'idéal lointain. L'espérance

amollirait nos cœurs. A chaque génération son labeur, et celui qui nous est échu est assez aride, assez long, assez épouvantable, pour absorber toute notre énergie. Point de rêves, point de chimères! L'action, l'action brutale, qui assassine et renverse, et qui détruira même les ruines pour que le chemin soit libre devant les pas des Attendus! »

***

Eh bien! moi, j'allais lui répondre, toute petite fille que j'étais; j'allais lui dire qu'il n'y entendait rien, qu'il était un énergumène, un fou; qu'il y avait sans doute dans le monde des choses qui n'allaient pas très bien, mais que ce n'était pas une raison pour mettre le feu aux villes et pour donner des coups de poignard aux gens; qu'il était possible « d'améliorer », et que cela suffisait, et qu'enfin ce Proudhon, dont je n'avais jamais entendu parler, et cet Hertzen, que je n'avais jamais lu, étaient des personnes sensées et qui avaient tout à fait raison.

Oh! c'eût été un très beau discours, je t'assure.

Mais voici que ma gouvernante, — Mme Don Quichotte, tu sais, — accourut sur la terrasse.

Je crus qu'elle venait me chercher, qu'elle me gronderait d'être restée si longtemps dans le jardin, seule, avec ce jeune homme.

Non. Elle alla droit à Boris.

— Frère, dit-elle, on vient pour vous arrêter. Fuyez, fuyez!

Il répondit gravement :

— Non; il est trop tard. Voyez.

En effet, quatre hommes de police, précédés d'un officier, sortaient de la salle de bal et venaient à nous en courant.

Ils se jetèrent sur Boris, le saisirent, l'emmenèrent au milieu d'un grand tumulte; car les personnes qui étaient encore dans la fête se pressaient pour le voir.

Il était très calme, presque souriant; il me fit un

petit signe de la main et s'éloigna entre une double haie de femmes aux cheveux fleuris et de danseurs aux uniformes d'or.

Moi, je restai sur la terrasse, hébétée.

— Alexandra Iwanowna, me dit quelqu'un, on va valser la dernière valse; me ferez-vous l'honneur...

Je me retournai. Je vis le colonel R... L'officier qui avait conduit les hommes de police, c'était lui! Je ne m'étais pas trompée, il avait espionné Boris; puis, sans perdre une heure, il l'avait dénoncé.

Je m'approchai de lui, en souriant, et je lui crachai au visage.

TREIZIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au chateâu de N...
près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Tu penses, ma belle petite reine, si cela fit un bruit, un scandale ! Mme Don Quichotte m'entraîna, m'emporta. J'étais si émue, si pleine de colère, que je ne savais ce que je disais, que je distinguais mal ce qui se passait autour de moi. Je ne repris un peu de calme qu'en me retrouvant dans ma chambre, et qu'en regardant la miniature, accrochée près de mon chevet, où tu es si jolie, ma colombe, avec ta moue douce et fière sous la chapska polonaise !

Mais, plus calme, je n'étais pas moins furieuse. On avait arrêté Boris, qui avait de si beaux yeux, qui parlait avec une voix si ardente ! Et pourquoi ? Pour des mots qu'il avait dits, pendant un bal, à une jeune fille, sous les branches. Mais on ne pouvait donc plus causer à présent ? On n'avait pas le droit d'exprimer sa pensée, d'avoir une opinion, enfin ? Oh ! Boris avait raison : la Russie était affreuse : le tzar était un tyran ; il fallait tout saccager, tout détruire ; pour un peu, tiens ! j'aurais pris ma lampe et j'aurais mis le feu aux mousselines de mon lit.

Pendant que j'allais et venais dans la chambre, Warwara Lakharowna Bogodouchow, ma digne gou-

vernante, me regardait en silence. Eh bien, elle ne me paraissait plus si ridicule, cette femme « arrivée à la clairvoyance nihilistique » ! Je n'avais plus envie de railler son affreux petit chapeau de paille brune, sans fleurs, ni rubans, ni voiles, sa robe de lainage sombre, très étroite, collante, pareille à un fourreau d'épée; j'admettais presque son col de chemise montant et sa cravate noire; j'approuvais ses bésicles bleues! Et cela parce qu'elle était une nihiliste comme Boris et qu'elle avait voulu le sauver. Ah ! Dieu, comme j'étais en colère !

Puis Warwara me dit tout à coup :

— C'est bien, Alexandra Iwanowna. Votre ressentiment est juste. Cette irritation est bonne. Mais ne plaignez point Boris ; il est de ceux qui savent se réjouir du martyre.

— Oh ! que lui fera-t-on ? m'écriai-je.

— On l'enverra en Sibérie, sans jugement ; à moins qu'on ne le fasse mourir sous les verges, dans quelque cachot de forteresse.

— Les monstres ! dis-je.

— Quant à vous, votre initiation, commencée par ce jeune homme, doit être achevée sans retard. Demain soir se réunit le COMITÉ FÉMININ DE LA SOCIÉTÉ COSMOPOÉTIQUE DES GARDIENNES-DES-VRAIES-LUMIÈRES. Vous assisterez à cette séance.

Ma foi, je dis : Oui ! Je voulais conspirer aussi, moi, puisqu'on avait arrêté Boris !



Ah ! ma mignonne, si tu les avais vues ! Bien que j'eusse beaucoup de chagrin, je faillis éclater de rire, vraiment ! Oh ! les étranges figures ! D'abord elles étaient toutes vieilles et maigres. Elles portaient toutes, comme Warwara, de petits chapeaux noirs et des robes noires collantes, et toutes, sur leurs nez énormes, elles avaient des lunettes d'azur ! Tu penses

si je devais avoir l'air étrange, avec mon air de printemps, au milieu de tous ces hivers en jupons.

C'était dans une grande salle sévère, où nous étions entrées après avoir suivi de longs corridors tortueux.

Dàs que je fus assise, la présidente, qui avait des bésicles plus grandes et plus bleues que celles de toutes les autres, se leva et dit après avoir agité une petite sonnette :

— L'ordre du jour appelle la discussion sur les Unions-Libres.

Puis elle se rassit.

— Je demande la parole, dit une Gardienne-des-Vraies-Lumières, qui me parut un peu moins antique que « ses sœurs ».

Et elle parla ainsi, au milieu du profond silence :

« La femme russe ne doit plus être et déjà n'est plus cet être frivole et folâtre, qui s'inquiétait d'un bal, s'amusait d'une fleur et n'avait pas de souci plus pressant que de se vêtir à la parisienne. Désormais nous pensons. Nous avons formé en Russie un grand nombre d'associations secrètes où nous discutons avec fruit les questions qui nous concernent, et bientôt nous secouerons le joug de l'ancien esclavage. Mes sœurs, subir une loi que l'on n'a pas acceptée est un acte de faiblesse indigne d'une âme libre ! Or, comme l'a écrit un grave penseur, « toutes les législations du monde contiennent des stipulations imposées de force, sinon à toute la population, du moins à une partie notable de la population de tous les pays du monde. » A-t-on consulté les jeunes gens pour leur demander s'ils voulaient subir la tyranie des pères, des mères, des tuteurs ? Non. A-t-on consulté les femmes pour leur demander si elles voulaient accepter la domination des époux ? Non. Et cependant l'enfant est soumis à ses parents, la jeune femme se soumet à son mari. Et, chose vraiment incroyable et qui fait se révolter l'intelligence humaine, ces prescriptions, non consenties par les principaux intéressés, sont devenues respectables à force d'être vieilles. Elles sont, comme on dit, consacrées par le temps. L'ab-

surde paraît raisonnable, le faux semble le vrai. On trouve naturel qu'un jeune homme vivace et lettré obéisse à un faible et ignorant vieillard; qu'une femme d'un haut esprit soit l'esclave d'un homme sans valeur. Il faut en finir avec ces préjugés anciens! Comme l'a dit le penseur que j'ai déjà cité, ce qui a perdu la société, c'est qu'elle est fondée sur deux principes erronés : la Propriété et la Famille, dont les conséquences sont l'Hérédité et le Mariage. Remplaçons l'Hérédité par le Communisme, et nous aurons émancipé la jeunesse, car le fils n'aura plus à craindre d'être déshérité par son père, ayant lui-même sa part légale de la fortune publique. Remplaçons le Mariage par l'Union-Libre, et nous aurons émancipé la femme, qui pourra disposer d'elle-même sans être gênée par les préjugés découlant de ce qu'on appelle la sainteté du mariage! »



Toutes les vieilles applaudirent. Qu'était-ce que ceci, ma mignonne? Où m'avait-on menée? Etais-je dans une maison de folles? Pourqnoi s'occupait-elle du mariage et de l'Union-Libre, cette maigre et laide femme que personne, certes, ne devait songer à épouser, même librement? Oh! ce n'était pas ainsi que parlait mon cher Boris. Il était terrible, mais il n'était pas ridicule. Oh non! Et dire que maintenant il était dans quelque prison étroite et dure et que bientôt il marcherait, là-bas, vers la Sibérie, les pieds nus sur les routes glacées!

QUATORZIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Les discours succédèrent aux discours. Ah ! ma petite reine, les étranges choses que j'entendis ! Une Gardienne-des-Vraies-Lumières, — elle avait des moustaches grises, celle-là ! — demandait que les femmes fussent enrégimentées pour aller combattre les Allemands, et, de vrai, elle eût fait un « grognard » tout à fait convenable, comme on dit en français. Une autre exigeait que les femmes portassent désormais des habits d homme, afin d'affirmer, même dans l'apparence, l'égalité des sexes. Une troisième voulait être avocat, médecin, juré, professeur à l'université, archimandrite, ministre, feld-maréchal, que sais-je ! Mais la question qui revenait le plus souvent c'était celle des unions libres. D'abord je n'avais pas bien su ce que les « gardiennes » entendaient par là ; elles donnèrent tant de détails, précisèrent avec tant de

complaisance, qu'il fallut bien comprendre enfin. Oh ! comme tu vas rougir, ma colombe !

***

Figure-toi : plus de mariage. Ni cérémonie civile, ni fête dans l'église ; pas même la belle robe de satin blanc et la couronne fleurie ! A la place de tout cela, rien. Toutes appartenant à tous. « Veux-tu ? — Je veux bien. » Cela suffit, tout est accompli. On s'en va ensemble. La première auberge venue. Oh ! fi ! fi ! les vilains ! Et ces unions-là n'ont pas besoin de durer longtemps. Une fantaisie vous a unis ; un caprice vous sépare. « Tu sais, j'en ai assez, moi. — Moi de même. — Adieu, ma chère âme ! — Adieu, mes amours ! » Mais voyons, si une telle institution était en vigueur, tout le monde, au bout de quelques années, aurait été marié avec tout le monde !

***

Ma gouvernante hasarda une objection. Que ferait-on des enfants nés de ces unions libres ? demanda-t-elle. Mais il paraît qu'elle avait dit une sottise, une énormité, car il y eut sous tous les nez des sourires de dédain, et la présidente répondit en haussant les épaules :

— Les enfants, s'il y en a, seront élevés par la commune, et il sera interdit aux mères de les jamais revoir ! car ce qu'on nomme la famille est un préjugé absurde, un reste des anciennes erreurs. Grâce à nous, les femmes admises à exercer les plus hautes fonctions ne perdront pas leur temps à remuer des berceaux, à guetter des risettes sur de petites bouches roses. D'ailleurs, y aura-t-il des enfants ? J'ose espérer que non, car il est toujours possible d'éviter la honte de la maternité.

Oh ! mignonne, que voulait-elle donc dire, cette sinistre vieille ? Sans le deviner tout à fait, j'eus un petit frisson, et je voulais partir tout de suite, tout de suite ! Mais ma gouvernante avait encore une objection à présenter, et elle me fit signe de me rasseoir.

— Comment accorder, dit-elle le principe, des unions libres avec les principes religieux, éternellement respectables ? Vous n'ignorez pas, mes sœurs, que notre Eglise attache une importance extrême au mariage, et qu'elle invoque à ce sujet les exemples ou les prescriptions des Patriarches, des Apôtres ou des Docteurs ?

Ah ! que j'eus peur pour Warwara Lakhatowna Bogodouchow ! L'imprudente, elle avait osé parler de religion, de principes religieux, d'Eglise, parmi ces vieilles qui avaient dépouillé les préjugés antiques ! Evidemment on allait lui faire un manvais parti, lui arracher les cheveux peut-être, lui casser ses lunettes d'azur.

Mais non ! toutes les « gardiennes » se tinrent fort tranquilles. Je crus même remarquer que l'objection paraissait sérieuse, produisait un certain effet. Quoi donc ? Elles ne voulaient ni de la famille ni de la propriété, et elles respectaient l'Eglise orthodoxe? Comment accommoderaient-elles ces sentiments contradictoires ? Le fait est que la présidente répliqua, après avoir mûrement réfléchi :

« —Ma sœur, ce n'est pas l'Eglise de Jésus qui a institué le mariage : elle s'est bornée à l'admettre, à l'adopter ; il fut établi par la loi judaïque. Ouvrons donc l'Ancien Testament ; inspirons-nous des beaux exemples que nous ont légués les Saints des anciens jours. Le roi Salomon ne vivait-il pas en union libre avec un nombre considérable de jeunes femmes ? Dieu l'approuvait cependant. Et celui qui fut sauvé du désastre de Sodome, parce qu'il était le seul dont la vie fût irréprochable, le patriarche Loth, ne contracta-t-il pas une union libre avec les deux filles que le Seigneur lui avait données ? »

***

Oh ! le bel exemple, dis, ma colombe ! Tu comprends que je ne voulus pas en entendre davantage. J'entraînai Warwara. « Des folles, n'est-ce pas ? » lui dis-je. Elle me répondit, après un instant de réflexion : « Oui, des folles, peut-être. Mais si on les tue demain, ce seront des martyres. Enfant, crois-tu donc qu'ils voyaient toujours clair dans leurs propres pensées, qu'ils ne s'égaraient pas, eux aussi, dans bien des folies et des chimères, dans des superstitions contradictoires, les premiers confesseurs du Christ, qui ont bâti l'Eglise avec leurs os et l'ont cimentée de leur sang ? »

QUINZIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Je ne saurais te dire, ma mignonne reine, dans quel trouble d'esprit tout ceci m'avait jetée. Te souvient-il d'un soir où, ton oncle le maréchal s'étant endormi à table, nous nous avisâmes, folles espiègles, de boire coup sur coup trois verres de vin doré, — du vin d'Espagne, je crois? Ma tête se mit à tourner comme après une valse trop vive ; et toi, — ne dis pas non, colombe, — quand tu voulus te lever, le pied te manqua, et avoue que tu serais tombée si je ne t'avais embrassée en riant comme une folle ! Nous étions grises, un peu. Eh bien, c'est comme cela que je me sentais à présent. Mais ce trouble n'avait rien de doux ni d'amusant ; j'étais grise d'un sombre vin. Les extravagances de ces lugubres vieilles me hantaient l'esprit comme un souvenir de sabbat, et, en même temps, je me rappelais les belles et farouches paroles de Boris, de mon pauvre cher Boris, qu'on avait pris, qu'on avait emporté, que je ne reverrais peut-être jamais plus !

Mais je me mis en colère contre moi-même! De quoi m'occupais-je là, mon Dieu? Est-ce que cela me regardait, moi, petite fille, le nihilisme, les révolu-

tions, les Gardiennes-des-Vraies-Lumières? J'avais bien d'autres soucis en tête : mon journal de modes, les romans français et la nouvelle robe que j'attendais de Paris. Cela m'était bien égal, la politique! Ma résolution était prise. Je chasserais toutes les mornes chimères, je redeviendrais moi-même. Et je fis comme j'avais résolu. Sur mon cheval anglais ou en calèche française, on ne vit que moi aux promenades; je fus, pendant quatre ou cinq jours, de tous les bals, de toutes les fêtes, et jamais je n'avais été aussi gaie, aussi folle, — c'est-à-dire aussi raisonnable ;— jamais je n'avais babillé d'aussi jolis propos, la tête penchée, les yeux à demi fermés, avec mon air de petite perruche bavarde!

Mais Warwara me dit un soir :

— Boris a subi la torture!

⁂

La torture! lui! pourquoi? Quelle torture? Qu'avait-il fait? Que lui voulait-on? Ah! mon Dieu! la torture!

« — Ecoutez-moi, Alexandra Ivanowna, reprit ma gouvernante. On a conduit Boris à la forteresse. Savez-vous ce que c'est qu'une forteresse, vous, enfant? De grands murs droits, sombres, sans fenêtres visibles. D'énormes portes qui s'ouvrent en grondant pour laisser passer le captif et qui, refermées derrière lui, ont l'air de crier, dans le bruit de leurs gonds : « Tu ne sortiras jamais plus! » Puis, de longs corridors silencieux où marchent à pas réguliers de graves sentinelles.

» On a mis Boris dans une étroite cellule. La table et la chaise sont scellées au mur. Il ne vient un peu d'air que par une lucarne barrée de fer, si haute qu'on n'y peut atteindre.

» On l'avait poussé là; il y est resté jusqu'au jour, sans voir personne. Puis quelqu'un est venu, — l'homme entre tous redouté et haï, le chef de la troisième section. Il a dit à Boris :

» — Vous êtes nihiliste.
» Boris n'a pas répondu.
» — Vous avez conspiré contre le gouvernement.
» Boris n'a pas desserré les dents.
» — Vous avez des complices.
» Boris a continué à se taire.
» — Dites-moi leurs noms.
» Alors Boris a souri. »

***

« — Mais, dis-je à Warwara, comment pouvez-vous savoir ces choses? Qui peut vous avoir appris ce qui s'est passé dans un cabanon de la forteresse?

» — Nos frères sont partout. Un des « amis » était là, parmi ceux qui accompagnaient le chef de la troisième section.

» — Et que s'est-il passé ensuite? demandai-je en tremblant.

» — Vous allez le savoir, dit-elle.

***

« Voyant qu'il n'obtenait aucune réponse, l'homme de police s'est retiré. Mais il est revenu le lendemain; il a renouvelé ses questions, vainement, comme la veille. Alors il a fait un signe. Un autre prisonnier est entré; un lâche qui, pour obtenir une diminution de peine, avait consenti à faire l'office de tortionnaire. Ce prisonnier avait dans la main un knout. On a empoigné Boris, on l'a lié, déshabillé. Trente fois la courroie de cuir, aux nœuds durs, aux pointes coupantes, a déchiré la peau vive. Cela fait, l'homme de police a dit :

» — Tes complices. Nomme-les.

» Boris s'est relevé, et, toujours silencieux, il a regardé le bourreau et le chef de la troisième section, en souriant. »

***

— « Boris, mon brave Boris! m'écriai-je, le cœur déchiré et des pleurs de feu dans les yeux.

— « Ecoutez encore, Alexandra Ivanowna, me dit ma gouvernante. »

***

« — Tu ne veux pas parler? a repris l'homme de police. Eh bien! tu écriras. Regarde ce que l'on place sur cette table: de l'encre, du papier, une plume. Sache qu'à partir de cette heure personne n'entrera dans ta cellule, et qu'on ne t'apportera ni nourriture, ni boisson, avant que tu n'aies fait passer sous la porte une feuille où seront écrits les noms de tes complices et le but de votre complot. Si tu t'obstines à ne rien révéler, tant pis pour toi. Tu mourras de soif et de faim.

» On le laissa seul. Il se coucha sur le lit et resta longtemps sans bouger. Des heures passèrent. Tout un jour. Puis toute une nuit. La soif dut le prendre à la gorge, la faim le prendre aux entrailles ; il ne bougea point. Des heures encore. Un autre jour. Une autre nuit. Il avait des bourdonnements dans les oreilles, des visions de flamme devant les yeux, la gorge pleine de braise, le ventre dévoré comme par des bêtes. Un instant, peut-être, il regarda la feuille et la plume sur la table; il savait qu'il n'avait que quelques mots à écrire pour qu'on lui donnât à manger et à boire, et il eut peur de la mauvaise pensée qu'il n'avait pas eue, mais qui pouvait lui venir.

» Pendant ce temps, des hommes allaient et venaient, à pas sourds, dans le corridor, devant l'entrée du cabanon. Ils guettaient le moment où Boris ferait passer la feuille sous la porte. Ils sentirent comme une odeur de laine et de vieux bois qui brûlent.

D'abord ils ne prirent pas garde à cela. Mais l'odeur devint plus intense; ils s'étonnèrent. Enfin, une fumée au lieu de la lettre, passa sous la porte et s'évapora dans le corridor. Ils se précipitèrent, entrèrent dans le cabanon. Sur le lit de camp tout en flammes, Boris était étendu, — attaché à la sangle au moyen de ses vêtements déchirés. Ses cheveux s'étaient embrasés, déjà, et sa chair nue, vivante encore, grésillait comme sur un bûcher! »

***

« — Dieu! m'écriai-je, toute sanglottante, il est mort!

» — Pas encore, dit Warwara. On l'a arraché aux flammes avant qu'elles n'eussent achevé leur œuvre, et peut-être il vivra.

» — Qu'était-il donc arrivé? Qui avait allumé cet incendie?

» — Boris lui-même, enfant!

» — Oh! comment?

» — On l'ignore.

» — Mais pourquoi?

» — Il avait craint que la faim ne fût mauvaise conseillère, et il avait voulu mourir tout de suite, pour ne trahir jamais! »

SEIZIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Ah! ma Stephana, je pleurais, je pleurais! Le knout! puis ce lit de fumée et de braise! Le feu avait mordu le corps tout saignant encore de mon pauvre Boris! On disait qu'il vivrait; est-ce qu'on savait? On meurt pour beaucoup moins. Et comme il devait souffrir! Tiens, mignonne, il me semblait que j'éprouvais ses douleurs, que l'on m'avait battue et que j'avais des flammes qui me couraient sous la robe. Est-ce que je l'aimais, ce beau martyr? Oh! quelle idée! Pourquoi l'aurais-je aimé? il ne m'avait jamais fait un compliment, ne m'avait jamais invitée à danser; enfin on ne peut pas s'éprendre d'un homme qui manque de galanterie et ne sait même pas les noms des figures des Lanciers. Ce qui me faisait pleurer, c'était la pitié; ce n'était pas l'amour, non, non, non!

Cependant Warwara m'avait quittée pour aller aux nouvelles; et j'étais là toute seule dans ma chambre, assise, les coudes à la table, mordant à belles dents mon mouchoir de dentelle, lorsque j'entendis un petit coup que l'on frappait à ma porte.

Tu penses bien que je ne dis pas: « Entrez! » Ah! je me souciais bien des visites à cette heure. J'allais

me lever pour pousser le verrou, mais la porte s'ouvrit toute grande, et je vis entrer le pope auquel je me confessais d'ordinaire.

***

Vous autres, Polonaises, vous respectez vos prêtres, on sait cela; mais nous, en Russie, nous ne nous soucions guère des popes. On en raconte mille histoires pour se divertir. Tout le monde sait qu'ils battent leurs femmes et qu'ils se grisent de wodki. Ils ont des querelles à tout propos dans les rues; on en a vu se prendre aux cheveux avec leurs diacres pendant qu'ils officiaient! Ils se louent au plus offrant, comme des doroviés; il y a eu longtemps, à Pétersbourg, un marché de popes ou les domestiques des nobles allaient « engager » des chapelains. Enfin, un jour, à Kiew, un prêtre a baptisé un chien, en pleine église; et comme on s'étonnait, il répondit « qu'on l'avait payé pour cela! » — En ce qui concerne le clergé blanc, il faut avouer que Boris n'avait pas tort.

Mais le prêtre n'est pas le dieu. On peut mépriser les popes sans manquer de religion; et moi, précisément, j'en avais beaucoup, parce qu'il était tout à fait à la mode d'en avoir. J'observais fidèlement les jeunes; je me confessais de fort bonne foi; je communiais très régulièrement, et j'avais des toilettes d'église, qui étaient les plus jolies du monde. Il faut bien faire son salut, n'est-ce pas?

***

Je vis donc entrer avec beaucoup de plaisir mon confesseur ordinaire. J'avais besoin d'être encouragée, consolée. La religion est un asile toujours ouvert à ceux qui souffrent! D'ailleurs, le pope que j'avais choisi était un fort digne homme, assurait-on; on ne l'avait jamais rencontré ivre, sinon les jours de grande

fête; comme il avait été Blagotchindy (1), il était assez savant, parlait avec quelque éloquence; et enfin il battait quelquefois sa servante, mais sa femme jamais ; il est vrai qu'il était veuf.

Ce jour-là, je reconnus qu'il méritait sa bonne réputation Me voyant triste, il me parla avec une douceur aimable, me disant que, dans les chagrins, il fallait recourir aux secours que nous départent si généreusement la Vierge et les saints, me donnant à baiser de petits Icons (2), qu'il avait dans sa poche avec sa tabatière. Il me conseillait surtout de prier pour mériter la faveur divine, de jeûner, de me confesser.

Sous ces bonnes paroles, je sentis mon cœur se fondre et je suppliai le pope de m'entendre en confession sur-le-champ. Il n'eut garde de refuser. Je me mis à genoux et, les yeux fixés sur une image de saint Nicolas qu'il tenait à la main, je lui racontai tout : mon entretien avec Boris sur la terrasse, les choses effrayantes que m'avait dites le beau nihiliste et que j'avais eu tort d'écouter peut-être, et son arrestation et sa torture...

***

Ah ! comme on a raison de croire que l'Eglise est une divine consolatrice ! Quand il m'eut donné l'absolution, en me promettant de prier pour Boris et pour moi ; quand je lui eus remis un billet de vingt roubles pour les pauvres de sa paroisse, je me sentis toute rassérénée. Il sortit après m'avoir donné sa bénédiction, et moi je restai en adoration devant l'icon de saint Nicolas, qu'il avait bien voulu me vendre, — pas trop cher, cinquante roubles.

---

(1) Prêtre de paroisse en relation directe avec le consistoire de la province, et qui exerce une grande influence sur les autres prêtres de son district.

(2) Images sacrées.

Plusieurs heures se passèrent dans cette muette extase.

Soudain Warwara se précipita dans ma chambre, furieusement. Elle me secoua par les épaules, elle cria :

« — Malheureuse ! est-ce toi qui l'as trahi ?

» — Oh ! qu'est-il donc arrivé encore !

» — Tout allait être sauvé ; tout est perdu. On n'avait pas de preuves contre Boris ; le colonel R... commençait à dire qu'il avait peut-être mal entendu ; et puis la belle fierté et le superbe courage de Boris touchaient ses bourreaux eux-mêmes. On l'aurait mis en liberté, pour que, du moins, il ne mourût pas dans la forteresse ; un cadavre, cela gêne ceux qui l'ont fait. Mais un pope est venu, — celui à qui tu te confesses d'ordinaire. Tout ce que Boris t'a dit, le prêtre l'a répété au chef de la troisième section, et dans deux jours, fût-il mourant, eût-il les yeux vitreux déjà et la gorge secouée par les râles suprêmes, Boris sera envoyé en Sibérie ! »

DIX-SEPTIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

La nuit que je passai, tu la devines, ma Stéphana! Moi, j'avais perdu Boris! il allait être libre, et c'était à cause de moi, — à cause de mon indiscrétion, de mon étourderie, — qu'on le retenait en prison, qu'on l'enverrait avant deux jours dans l'affreux bagne de neige et de glace. Oh! ce pope! Tu sais, je ne suis point forte, et quand on me serre un peu trop vivement la main, je pousse un petit cri, comme un oiseau que l'on prend. Eh bien! s'il avait été là, le prêtre, je crois que je l'aurais battu! J'eus l'envie de sauter sur l'icon de saint Nicolas et de le mettre en miettes sous mes pieds. Mais je n'osais pas. Je ne croyais pas qu'il fallût rendre les saints responsables des fautes de leurs ministres, — parce que je n'étais pas tout à fait nihiliste encore.

Mais je pris une résolution : j'avais perdu Boris, — je le sauverais! J'irais voir Son Excellence le gouverneu r de M..., l'intendant de la province, comme on dit. Je lui dirais que le pope avait menti; que Boris, sur la terrasse, m'avait parlé de choses indifférentes, m'avait récité des vers de Lermontorf, en regardant la lune;

j'irais jusqu'à dire qu'il était amoureux de moi, et qu'il m'avait demandé ma main ! Enfin, je raconterais tant de choses, avec un air si suppliant et si convaincu, que l'on croirait à l'innocence du prisonnier !

***

Je sortis de fort bonne heure, à peine coiffée, une vieille robe, la première venue, et des gants pas frais ; enfin, fagotée. C'est que, vraiment, j'avais perdu la tête, ou le cœur, si tu veux.

Je pris un drochki, et je me fis conduire au palais du gouvernement. Dans la grande antichambre où je fus introduite, il n'y avait encore personne. J'allai droit à un grand huissier barbu qui se tenait assis derrière une table-bureau, et je lui expliquai que je désirais parler au gouverneur.

— Impossible ! dit-il.

— Il est sorti ?

— Non.

— Il y a du monde auprès de lui?

— Non.

— Eh bien ! alors, je puis le voir? .

— Impossible.

— Pourquoi?

— Parce que cela ne se peut pas. Il y a un instant, un très haut fonctionnaire m'a offert cinq roubles, à la condition que je le conduirais auprès de Son Excellence, et je me suis vu dans la nécessité de refuser.

— Mais si l'on vous offrait vingt roubles?

— Oh ! ce serait différent, dit l'huissier, avec le plus gracieux des sourires, — gracieux, tu comprends, relativement à sa barbe.

Un instant après, j'attendais dans une espèce de vaste bureau, où il y avait, dans un cadre d'or, le portrait du tzar à cheval et, en face du portrait, une statue en marbre de la Justice, avec les deux balances.

***

Je n'attendis pas longtemps. Uu homme entra, raide, grave, austère. Ce devait être un tchin (1) d'un rang assez élevé, à en juger par son attitude solennelle ; mais ce n'était pas l'intendant de la province, que j'avais rencontré deux ou trois fois dans le monde.

— Vous désirez parler à Son Excellence? me demanda-t-il après un salut très correct.

Je répondis :

— A Son Excellence elle-même.

— Impossible! Le gouverneur a passé la nuit entière au travail. Nous avons tant d'affaires! Ces nihilistes nous donnent un tracas! Enfin, ce matin, Son Excellence est hors d'état de recevoir des visites. Croyez qu'elle regrettera vivement...

J'eus un grand courage! Je me souvenais de ce que m'avait affirmé Boris; et je dis, en regardant l'homme dans les yeux :

Cent roubles! Est-ce assez?

— Veuillez me suivre, dit-il en gardant son air austère; j'aurai l'honneur de vous montrer le chemin.

***

Je fus tout étonnée. Le tchin me laissa, non dans un bureau, mais dans le plus joli des boudoirs : un réduit charmant, ma mignonne, presque aussi charmant que la chambre, tu sais, toute de taffetas rose et de légère malines, où si souvent, ma tête sur ton épaule, nous avons lu ensemble les livres dérobés à la bibliothèque de ton oncle.

— Oh! c'est elle! Vraiment, oui, c'est elle! dit une petite voix flûtée, presque aussi fine que la tienne.

Je me retournai. Je reconnus la femme du gouver-

(1) Fonctionnaire.

neur, Sogna Peterowna; nous nous étions rencontrées plus d'une fois dans les salons officiels de M...

Petite, un peu grasse, blanche, des bluets aux yeux, des framboises aux lèvres, — des fossettes partout, — elle était mignarde, gracieuse, exquise; son peignoir de soie écrue, — très réussi, la même couturière que moi, — laissait échapper des bouillons de mousseline si transparents, que l'on voyait, au travers, un signe noir qu'elle avait sur le sein; et, en marchant, elle faisait autour d'elle comme une nuée de parfums.

— Alexandra Ivanowna, babilla-t-elle avec de jolies mines, il paraît que vous voulez voir mon mari? Ah! que cela est fâcheux! Aujourd'hui, justement, c'est impossible. Figurez-vous que je l'ai emmené au bal, cette nuit, et, comme une folle que je suis, je l'ai fait danser. Oui, lui-même, un fonctionnaire illustre, le plus sérieux des hommes, qui sera ministre un jour! De sorte — il n'a pas l'habitude, vous comprenez, — de sorte qu'il est très fatigué ce matin. Et vous me voyez désespérée de ne pouvoir...

Mais je ne perdis pas espoir. Les femmes russes, — quoi qu'en eût dit Boris, — sont très bonnes, je le savais. Sogna aurait pitié de moi. Je lui pris les mains, — des mains exquises, aux ongles roses comme des pétales de rose, — et je commançais à lui dire...

— Oh! dit-elle, sans m'écouter, les jolies boucles d'oreilles que vous avez là! Des opales. Et si finement montées! Parions que cela vient de Paris. On dit que cela porte malheur, ces pierres-là. Bah! je ne suis point superstitieuse. Laissez-moi les voir un peu. Ah! tout à fait parfaites. Savez-vous bien, chère belle, que l'on aurait beaucoup de peine à refuser un service, si l'on vous offrait ces boucles en échange?

J'eus honte pour elle, je t'assure!

— Prenez, prenez, lui dis-je...

***

Enfin, je vis Son Excellence l'intendant général de la province, un vieillard un peu courbé, l'air pensif,

l'air bon aussi. Il m'inspira confiance. Tout de suite, je courus à lui. Je lui dis pourquoi j'étais venue ; qu'il fallait mettre Boris en liberté ; qu'il n'était pas coupable ; que le colonel R... s'était trompé ; que le pope avait menti ; enfin toutes les choses que tu peux imaginer. Il m'écoutait avec une bienveillance attendrie ; il me faisait de petits signes de tête, comme pour m'exprimer : « Oui, mon enfant, c'est très bien, je comprends ; parlez encore. » Enfin, quand je me tus, il me serra doucement les deux mains, et je vis, le cœur tout remué d'espoir, qu'il avait des larmes dans les yeux.

Tu devines ma joie.

Il me dit :

— Venez.

Je le suivis.

Certainement, nous passions dans une pièce voisine où il signerait l'ordre de mise en liberté provisoire. Oh ! que j'étais heureuse !

Nous entrâmes dans une petite chambre, très close, aux meubles capitonnés... Sur les murs, d'étranges images...

Tout à coup, je poussai un cri !

Il m'avait prise par la taille et me baisait sur la bouche.

Oh ! ma Stephana, je m'enfuis, stupéfaite, pleine d'horreur, emportant sur mes lèvres un peu de l'infamie de cet homme !

DIX-HUITIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Je rentrai, je me jetai dans ma chambre, je poussai les verrous ! Je voulais être seule, ne voir personne, plus personne, plus jamais. Oh ! mais c'était vrai, enfin, que les popes sont vils, que les femmes russes sont infâmes, que les tchins sont abjects ! Et maintenant, que faire, qu'espérer ? Je n'avais pas à compter sur ma mère qui n'aime véritablement, tu le sais bien, que ses perruches du Cap et ses lapins blancs du Japon. Seule, sans appui, ne connaissant que mes danseurs, ayant assez peu d'argent, — des économies de petite fille, — je ne pouvais rien pour Boris. C'en était donc fait. Comme un voleur ou comme un assassin, comme ceux qui ont enfoncé des portes ou des caisses et emporté des sommes, comme ceux qui, soûls de wodki, ont étranglé leur femme ou étouffé leur enfant, Boris, mon pur et fier rebelle, partirait pour la Sibérie, pour l'affreux pays morne d'où l'on ne revient pas !

***

La Sibérie ! Sais-tu ce que c'est, mignonne ? As-tu écouté ce qu'en racontent les légendes tristes des héros de ta Pologne ?

Des plaines sans bornes, des villes rares, des villages si peu nombreux dans le vaste désert que le malheureux qui veut aller de l'une à l'autre bourgade meurt de faim sur la route glacée s'il ne meurt pas de froid ; et sur l'immense solitude, où s'épaissit la neige, où rôdent les ours blancs, pèse un ciel gris, et bas, et lourd, fermé, comme la patrie.

Oh ! je sais bien que, parmi les condamnés, — on les appelle des « colons ! » — quelques-uns peuvent vivre sans trop d'angoisse ; ils ont des abris dans les huttes des villages, des lits dans les maisons des villes ; ils obtiennent de travailler pour leur compte, d'avoir leurs familles avec eux. Mais ceux-là, ce sont les condamnés considérés comme peu dangereux, — Boris est terrible, lui ! — ou ce sont les lâches qui se sont humiliés, qui ont demandé pardon ; — Boris, lui, ne s'humilierait pas ! Il irait donc dans les mines, avec les pires coupables, avec les sanglants et les immondes. Là, sous la terre froide qui s'écroule par blocs et qui peut vous rompre le crâne, le labeur forcé, pénible, sans relâche, le froid, la nourriture qui écœure, le lit dur où l'on ne dort pas, et le bâton sur les reins, souvent, à tout propos, la nuit, pour le sommeil trop longtemps prolongé, le jour, pour le travail trop tôt interrompu. Sur mille condamnés euvoyés aux mines, neuf cent cinquante meurent avant dix années de bagne. Boris mourrait ! Boris mourrait ! Oh ! mon Dieu ! et pourquoi ? Pour m'avoir parlé, la nuit, sur la terrasse du jardin.

Un soir, Warwara me dit :

— C'est demain qu'il part, avant le jour.

***

Une nuit très froide. Un ciel noir ; là-haut, pas une étoile.

J'étais là, tremblante sous mon manteau, avec Warvara qui me tenait par la main, et il y avait au-

tour de nous beaucoup d'autres femmes, tristes aussi, qui pleuraient dans leurs mains.

En face de nous la forteresse, carrée, énorme, lugubre.

La porte s'ouvrit dans un grondement de gonds. Nous avançames. Des kosaks parurent, armés de pistolets, de lances où pendaient des lanternes, et de longs fouets qu'ils faisaient claquer dans l'air.

Puis ce furent des femmes qui vinrent, trois par trois, ayant, comme des bœufs que l'on mène aux sillons, la tête courbée sous des jougs où leur cou s'emboîtait dans des colliers de fer. Je les ai vues, Stéphana ! Elles étaient douze ou quinze. C'étaient, disait-on autour de moi, d'anciennes étudiantes suisses — on précisait : de Zurich — qui avaient été impliquées récemment dans un procès de nihilistes. Elles défaillaient, pouvaient marcher à peine, ne pleuraient pas cependant. L'une d'elles se baissa. On crut sans doute qu'elle avait voulu laisser tomber quelque papier, quelque lettre. Alors d'un coup de fouet qui cingla les autres aussi, un kosak la contraignit à se tenir debout, à marcher, à courir. Oh ! pauvres créatures ! Et pourtant, moi qui sortais d'une chambre close où des parfums brûlaient dans la flamme de là veilleuse, moi qui rentrerais tout à l'heure dans la maison chaude et paisible, je les enviais, ces femmes, parce qu'elles s'en allaient avec Boris, parce qu'elles souffriraient auprès de lui !



Après elle s'avançait un groupe d'hommes, sous des jougs aussi, les mains liées derrière le dos, une chaîne à la jambe. A la lueur des lanternes rouges qu'inclinaient les kosaks pour compter les captifs, on apercevait des manteaux gris, avec des numéros en cuivre sur la poitrine, de grandes bottes, des bonnets en peau de mouton ; et chaque condamné portait sur l'épaule une couverture et à la ceinture une cuillère de bois et

un gobelet en étain. Je voulus m'élancer pour reconnaître Boris ! Les kosaks s'interposèrent, me menaçant de leurs fouets. Cependant, penchée, la tête en avant, pendant qu'autour de moi pleuraient, en se tordant les bras, des femmes et des filles, j'écarquillais mes yeux dans l'ombre.

Les hommes défilaient, je ne le voyais pas.

Une espérance me fit battre le cœur ! Peut-être, il ne partait pas ; on le gardait sans doute dans la forteresse pour le juger. Oh ! ma Stéphana, ma sœur mignonne, toute ma beauté, toute ma grâce, et ma vie entière aussi, je les eusse données pour qu'il ne partît pas ! Et le sombre convoi, qui s'était formé en file régulière entre une double haie de kosaks, s'éloignait déjà de la prison ! Boris n'était pas passé, j'en étais sûre ; on allait refermer la porte ; il resterait en Russie !

Tout à coup, je faillis tomber.

Un lourd chariot sortait de la forteresse, et là, à la lueur des lanternes, parmi d'autres malades qui n'auraient pas pu faire la route à pied, Boris m'apparut, le menton sur le rebord de bois, hâve, maigre, pâle, la face couturée de brûlures, les cheveux ras, défiguré, horrible !

DIX-NEUVIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Warwara me dit :

— Veux-tu le suivre?

— Jusqu'à la fin de mes forces? répondis-je.

Et nous nous hâtâmes.

Près de nous, les autres femmes — sœurs, épouses ou filles des condamnés — marchaient aussi, sanglotantes, dans les ténèbres glacées qui faisaient grelotter leurs membres et claquer leurs dents; et en avant des mornes pleureuses se développait le groupe long des condamnés, pareil au convoi funéraire de quelque misérable excommunié que l'on enterrerait la nuit! Les lanternes des kosaks, çà et là, reluisaient, rougissantes, comme des yeux d'énormes démons.

— Plus vite! plus vite! dis-je.

Encore quelques pas et j'allais atteindre la charrette où j'avais vu Boris; car elle roulait péniblement sur les pavés des rues, avec des grincements d'essieux et des craquements de vieilles planches.

Je tendis les bras! mais un kosak, brusquement, me mit sa lanterne au visage; il me sembla que j'étais

tout éclaboussée et brûlée d'un feu qui serait du sang! Puis l'homme me saisit par les épaules, me contraignit à me retourner et, d'un coup de poing dans les reins, me jeta sur la terre dure.

***

Je me relevai, avec l'aide de Warwara. Au front, je m'étais fait une blessure, à cause de quelque pierre sans doute, et, en tombant, effrayée, j'avais mordu mes lèvres, qui saignaient.

— Courage! murmura ma gouvernante. A l'église nous pourrons le voir et peut-être lui parler.

A l'église! je ne m'expliquai pas bien ce qu'elle voulait dire : mais elle croyait qu'il serait possible de s'approcher de lui ; cela suffisait pour que je fusse forte, pour que je ne sentisse plus ma blessure, d'où le sang coulait sur mes joues, comme des larmes...

Nous nous remîmes en marche.

L'horizon peu à peu s'éclaircit; après les dernières maisons de la ville et les dernières masures des faubourg s'ouvrit la campagne, pâle, nue, aux arbres secs et rares qu'enveloppaient encore des balancements de brouillards.

Bientôt, un village ; et le convoi s'arrêta devant l'église.

Sur le pas des portes basses, les moujicks réveillés se tenaient debout ; on voyait des têtes de femmes derrière les épaules des hommes. Oh ! si ces gens avaient voulu ; ils étaient bien plus nombreux que les kosaks ; ils auraient pu se jeter sur les soldats, délivrer les prisonniers ! Mais, non, ils demeuraient immobiles, les bras le long du corps, les yeux atones, — sans colère, sans attendrissement, sans curiosité même. Ceci ne les regardait pas ; ils n'avaient pas à se mêler de ces choses ; peut-être ne comprenaient-ils point ce qui se passait. Quelques-uns souriaient, stupides.

***

On fit entrer les prisonniers dans l'église. Je revis Boris, de loin, hélas ! Soutenu par deux kosaks, il franchit le seuil du temple, sans se retourner. Oh ! comment lui faire savoir que j'étais là, mendiant un regard ?

L'église était somptueuse. La lumière matinale, qui se colorait en traversant les vitraux, faisait resplendir les calices, les lourds chandeliers de l'autel, les cuivres peints des images, et, devant la blancheur de la sainte nappe, la chasuble du pope, brodée de perles et d'argent.

Quand les captifs furent assis, quand les pauvres femmes qui les avaient suivis furent tombées à genoux, derrière les kosaks, près de l'entrée, le pope, vénérable vieillard, à l'air tendre et débonnaire, parla dans le grand silence.

Oh ! ce fut monstrueux, ma Stéphana !

A ces condamnés, à ces condamnées qui souffraient par la barbarie des ordres impériaux, il vanta la clémence impériale; à ces innocents, il conseilla le repentir ; il les conjura de s'humilier, de demander pardon, de se traîner dans la poussière, et surtout de nourrir dans leur cœur une impérissable reconnaissance pour le tzar très miséricordieux !

Ils écoutaient cela, ces vaincus, sans relever le front. Mais, tout à coup, au premier rang, une tête se dressa, hautaine, et cria violemment :

— Mort au tzar !

C'était Boris qui avait proféré la terrible parole ! Je m'élançai malgré les kosaks et la foule. Oh ! toujours fier, toujours grand, mon Boris !

Dieu ! parmi le tumulte, le pope avait soulevé dans ses deux mains un des énormes chandeliers de l'autel, et il en asséna un coup furieux sur le crâne du rebelle.

Je poussai un cri, je chancelai, je tombai...

***

Quant je repris le sentiment, j'étais couchée sur le poêle d'une izba. Warwara était là, me tenant les mains.

— Mort? il est mort? demandai-je, dans un sanglot.

— Je ne sais. Ils l'ont emporté, blessé, saignant, mort peut-être...

Je m'élançai, je courus à la fenêtre. Là-bas, sur la colline, dans la pleine lumière, trop loin pour qu'on pût le rejoindre, s'en allait, diminuait, disparaissait le sombre groupe de ceux qui ne reviendraient plus!

VINGTIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Je revins à M... Je m'enfermai dans ma chambre. J'y restai pendant trois jours, prétextant une indisposition. Il fallait bien cacher ma blessure et mes larmes. Puis je ne pleurai plus. Je restais assise, les poings sous le menton, l'œil fixe, songeuse. Ah ! ma petite sœur blanche, j'étais devenue toute autre. Je pensais, moi ! à des choses tristes et graves. Une idée surtout me hantait : il était impossible qu'une cause pour laquelle Boris se sacrifiait fût une mauvaise cause. Il ne devait pas se tromper ; il avait raison certainement. Toutes les paroles qu'il m'avait dites me revenaient à l'esprit. Qu'était-ce donc, en réalité, que le nihilisme ? Ces gens qu'on appelait les nihilistes, qui étaient-ils ? Bien que ma visite chez les Gardiennes-de-la-Vraie-Lumière m'eût fort scandalisée, j'avais comme une envie de revenir parmi elles, de les inter-

roger. Mais à quoi bon ? N'avais-je point Warwara ? A coup sûr, elle savait beaucoup de choses et ne refuserait pas de m'instruire. En effet, dès ma première question, elle se mit à parler, à parler ! On aurait dit un professeur qui pérore plutôt qu'une femme qui cause. Ah ! ce ne fut pas bien amusant tout ce qu'elle me raconta. Quelque chose comme un cours d'histoire, ma mignonne ! Auras-tu la patience de me lire jusqu'au bout ? Il me semble que je vois bâiller ta jolie bouche comme une rose trop ouverte.

***

Warwara dit :

« Le nihilisme !

» Celui qui, le premier, a écrit ce mot, est un romancier d'un très grand talent, un écrivain libéral, et réactionnaire ; car, inévitablement, il est réactionnaire, celui qui n'est que libéral.

» Mais n'importe. Si l'on entend par « nihilisme » la doctrine de ceux qui, trouvant la société mauvaise, veulent qu'elle cesse d'exister telle qu'elle existe, nous acceptons ce terme, et, dans ce sens, le nihilisme est aussi ancien que la misère et l'injustice, c'est-à-dire aussi vieux que le monde.

» Partout où un homme ayant faim a vu d'autres hommes mangeant ; partout où les uns ont eu trop et les autres pas assez ; partout où un esclave a considéré avec des pleurs de rage la liberté des autres ; partout enfin où il y a eu, ici, soumission obligatoire, et là, autorité imposée, le nihilisme a existé. Spartacus, rompant le joug et tuant les maîtres à coups de chaîne, était un nihiliste ; et c'était un nihiliste que Satan criant à Dieu : « Je ne servirai pas ! »

» Mais, en Russie plus qu'ailleurs, la sombre doctrine du renversement social est violente et farouche. Pourquoi ? parce qu'en Russie plus qu'ailleurs, l'autorité imposée se montre impitoyable. »

***

« Si l'on ne tient pas compte de quelques rares explosions de colère nationale, le nihilisme russe ne fut d'abord qu'une théorie.

» Il était frivole ou brutal, selon les milieux.

» Dans les salons, il raillait les popes, la religion, Dieu lui-même; il méprisait le juge vénal, l'armée voleuse; il bafouait la divinité du tzar; mais il osait tout cela avec politesse, élégamment, le sourire aux lèvres. Le sourire de Voltaire. Dans les bouges, plus obscur, plus sinistre, il grinçait des dents, — mais ne mordait pas encore. Le rictus de Marat.

» D'ailleurs, il se dissimulait, se gardait du grand jour, était prudent. La férocité du tzar Nicolas triompha de la patience de ses sujets. On souffrait tant, que l'on cria enfin ! Le prince Dolgoroukoff publia son livre fameux : *la Vérité sur la Russie ;* et la *Cloche*, d'Alexandre Herzen, sonna l'*Angelus* de la Révolution. Ce journal fut un véritable avertisseur ! Paraissant à l'étranger, il pouvait tout dire. Railleur cruel en même temps que prophète enthousiaste, il dénonçait les abus, notait les infamies, arrachait tous les masques, et il prédisait aussi le bel avenir de l'humanité libre ! Les douaniers avaient beau faire, les exemplaires de la *Cloche* pénétraient en nombre prodigieux à Pétersbourg, à Kiew, à Moscou, à Odessa, partout, dans les petites villes aussi, dans les villages même. On se réunissait pour lire en commun le « premier journal russe libre » ; on en communiquait des fragments, par lettres, à ses amis lointains ; on l'apprenait par cœur ; on le récitait dans les loges des théâtres, à voix basse, dans les salons, dans les boudoirs, dans les salles des universités et dans les dortoirs des collèges. Vers la même époque, circulèrent de main en main des copies manuscrites des *Chansons de soldats* et des *Chansons populaires*. Ces chansons étaient des cris, — des cris

amers, désespérés ! « Réveille-toi, peuple russe ! l'Allemand te pressure, l'armée te vole ou te tue, le clergé te ment, le tzar t'écrase ! » Alors, tous ceux qui ne voulaient plus endurer l'antique misère connurent qu'ils étaient nombreux, et ils résolurent d'abandonner la vaine théorie pour se précipiter dans l'action ! »

***

« Mais ils n'étaient pas d'accord. Déjà, lorsqu'il ne s'agissait que de spéculations intellectuelles, cette division s'était produite. Les uns croyaient et croient encore qu'il est inutile de bouleverser de fond en comble la société actuelle, qu'il suffit de la réformer ; ils déclaraient qu'ils seraient satisfaits s'ils obtenaient, de gré ou de force, la république, le suffrage universel, l'égalité complète, la tolérance pour toutes les religions, l'extinction du paupérisme rural.

» Mais les autres, — les hardis, les violents, les fiers ! — déjà las des rêveries de Herzen, voulaient le renversement de tout, — pour la réédification de tout. Rien, actuellement, n'étant bon, rien de ce qui était ne devait subsister ; et ils n'avaient d'autre plan qu'une inébranlable négation, qu'une destruction sans pitié !

» Ils marchèrent seuls, abandonnant les timides et les lâches ! Le 14 avril 1866, le grand Karatrosow — dont la mémoire soit à jamais louée ! — tenta d'assassiner le tzar ; et, bientôt après, la « Société de la Hache » était fondée par le professeur Netchaïeff. »

VINGT ET UNIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Warwara poursuivit :

« Netchaïeff était un professeur de l'université de Saint-Pétersboug. Grand cœur, esprit hardi, et le bras aussi violent que la pensée. Ce qu'il enseigna à ses élèves, ce fut la haine des servitudes et l'espoir farouche des libertés. Plusieurs l'admirèrent et crurent en lui. C'étaient de très jeunes hommes, — des fils de bourgeois et des fils de nobles. Dix-sept ans, vingt-sept ans au plus ; l'âge du rêve et de l'action ! Ils rêvèrent et se tinrent prêts à agir. Le groupe s'étendit ; il eut des centres de ralliement à Saint-Pétersbourg, à Ivanovo, à Jaroslaw ; et, parmi les conspirateurs, il y avait une jeune fille, — enfant comme vous l'êtes, Alexandra Iwanowna ! — et belle et charmante, qu'on appelait la citoyenne Dementieff, et, avec elle, Mme Tomiloff, qu'on nommait la Colonelle !

» Au retour d'un voyage que Netchaïeff fit à l'étranger pour nouer des relations et se fortifier dans ses desseins, les liens des conspirateurs se resserrèrent et la « Société de la Hache » fut définitivement fondée. C'était au commencement de l'année 1869.

⁂

« Le comité principal s'établit à Moscou. Il forma, sur divers points de la Russie, des sections qui elles-mêmes se divisèrent en cercles de cinq personnes. L'initiation se compliquait d'épreuves redoutables ; ce que l'on raconte des sombres cérémonies des illuminés d'Allemagne avait lieu, plus terriblement peut-être, le jour de l'admission d'un nouveau conspirateur ; le récipiendaire acceptait la mort, pour le cas de forfaiture ; il étendait le bras sur des lames croisées, et, comme les anciens maçons des loges égyptiennes, il jurait par la belladone et l'*aqua tofana !* D'ailleurs, les membres de l'association ne se connaissaient pas les uns les autres, ou feignaient de ne pas se connaître ; jamais un nom sur les lèvres ; toujours un masque sur le visage. Et quiconque trahissait était trouvé, un matin, au coin de quelque rue, étendu sur le pavé, un poignard dans le dos.

» Peu à peu ils devinrent très nombreux. Hommes, femmes, vieux, jeunes, riches ou pauvres, tous ceux qu'exaspérait enfin l'insupportable tyrannie, se joignirent aux compagnons du Nouveau Devoir. Ils eurent une imprimerie secrète, et la première proclamation, tirée à un million d'exemplaires, fut distribuée à travers toute la Russie. Elle avait pour titre : « La Justice du Peuple », et pour sceau, une hache rouge ! Elle racontait les longues misères, l'esclavage, le knout, les maîtres immondes et les sujets avilis; elle prophétisait que l'heure était proche du soulèvement unanime, de l'effondrement général : les trônes et les autels ne seraient plus que des ruines sur lesquelles cracheraient les passants ; les enfants riraient de ce qui fut la Loi ancienne, et les antiques histoires de l'humanité ne seraient plus que vieux contes oubliés des grand'mères elles-mêmes ! Enfin, quand tout serait détruit, surgirait une génération nouvelle, qui reconstruirait. Mais, cette réédification, il ne fallait pas s'en inquiéter encore. A chaque siècle suffit sa tâ-

che ; le dix-neuvième siècle était le siècle destructeur. « Qui aurait jamais la pensée que la démolition d'une vieille bâtisse et la construction à la même place d'un autre édifice pourraient être exécutées par les mêmes ouvriers ? Nous sommes les démolisseurs. Et que renverserons-nous ? Tout ce qui s'élève. Nous répudions solennellement les préjugés de jadis. Il n'y a pour nous ni religion, ni gouvernement, ni famille, ni droit de propriété. Folies, vieilleries, défroques ! Que le vent populaire souffle sur tout cela, emporte tout cela et qu'il ne reste devant les yeux de l'homme qu'une immense plaine à l'horizon sans bornes, un steppe sur lequel ne se dresseront plus ni autorités, ni préjugés, ni lois, et qui sera prêt à recevoir les fondements de la société nouvelle ! » Ils parlaient ainsi et ils ajoutaient : « Quant à nous, en attendant l'heure du cataclysme parfait, nous ferons notre devoir, nous donnerons l'exemple. Par le feu, par le poison, par le poignard, nous supprimerons les monstres en uniformes d'or qui sont tout couverts de sang russe ; et chacun de nous jugera sa journée bien remplie si, le soir, il peut se dire : Aujourd'hui j'ai débarrassé la Russie d'un des brigands qui la pillent et l'assassinent ! »

***

« O précurseurs ! ô héros ! ô apôtres ! ils devaient être vaincus, hélas ! Un des leurs, — ce lâche se nommait Ivanoff, — ayant hésité devant l'accomplissement d'un meurtre, fut étranglé selon la règle ; on trouva le cadavre ; la police s'étonna et s'émut ; des poursuites commencèrent ; Netchaïeff dut s'enfuir. Mais sa grande âme ne fut pas abattue ! Loin de sa patrie, il conspira pour elle. Eloigné, il n'était pas moins redoutable. Peut-être, un jour, fût-il revenu triomphant ! Il revint captif. Accusé d'un crime de droit commun, la Suisse le livra. On l'emmena des chaînes aux pieds et aux mains. Mais comme, même en prison, même en Sibérie, il eût été un danger pour la société russe, ces infâmes gardiens lui coupèrent la gorge, par ordre, dans le wagon cellulaire ! »

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Je l'écoutais, effrayée. Warwara continua :

« A la mort de Netchaïeff, les Compagnons de la Hache, déjà dispersés par les persécutions, ne tentèrent même pas de se grouper sous un nouveau chef. Tu ne fus pas vengé, apôtre et martyr ! Mais ta pensée, toujours vivante, germait dans les grandes âmes : Pisemski étudiait la Doctrine ; Mikaïloff la comprenait ; Pisaroff l'expliquait, et Tschernichewski l'admirait ! Le tzar les envoya en Sibérie. N'importe ! Dans les villes pénitentiaires, sur les grandes routes glacées, et dans l'horreur même des mines, ils prêchèrent la loi nouvelle, le sombre Evangile rouge du nihilisme. Que d'hommes, alors, en secouant leurs fers, rêvèrent d'en faire des armes bientôt ensanglantées ! Et les femmes, avec leurs sourires, encourageaient aux grands desseins ; oubliant leur faiblesse, ou plutôt la niant, elles allaient de village en village, dans les froids déserts sibériens, disant à l'affamé : « Tu mangeras, si tu tues ! disant à l'exténué : « Tu te reposeras, si tu tues ! » disant à ceux qui grelottaient de froid : « Venez vous chauffer aux palais, aux casernes en flammes ! » En même temps, elles propageaient avec ferveur la doctrine de l'Amour Libre. Certes, plus d'une, jeune, belle

et ardemment aimée, dut souffrir en proclamant la faculté pour tout homme de prendre toute femme, pour toute femme de se livrer à tout homme. Elles domptèrent les vaines jalousies et les basses pudeurs, à cause de la beauté et de la nécesité de l'œuvre. L'une des plus admirables fut Tschme Merniche wski. Lorsqu'on lui arracha son mari pour l'envoyer dans le morne exil d'Irkutsk, elle lui dit, sans montrer ses larmes : « Moi absente, tu dois choisir une autre épouse ! » Et plus tard, quand elle l'eut rejoint en Sibérie, elle honora les concubines de l'exilé, complimenta celles qui avaient été fécondes, et s'offrit de les servir. »

⁂

« Vers ce temps-là, Alexandre Herzen mourut, à Paris, au mois de janvier 1870.

» Certes, cet homme avait montré une grande faiblesse. Esprit enthousiaste mais chimérique, il ne sut point passer du rêve à l'action ; il eut peur du mouvement dont il avait donné le branle ; l'œuvre à laquelle il provoquait l'épouvanta — comme s'il n'avait pas prévu qu'il serait obéi. Même, dans une heure d'impardonnable lâcheté, et peut-être de trahison, il n'avait pas répugné à écrire, en parlant du magnanime Karakozow : « Le coup de pistolet du 4 avril nous a fait » mal au cœur. Nous sommes outrés à l'idée de la res- » ponsabilité qu'assumait sur lui ce fanatique. Il n'y a » que les peuples barbares ou sur le déclin dont l'his- » toire se compose d'assassinats. » O faible esprit ! ô cœur exsangue ! ô bras infirme ! tu osais réprouver le Meurtre politique, qui est le fait des faits ! et tu traitais de fanatique le glorieux Christ-Assassin, l'Homme d'immortel souvenir, l'Homme véritablement homme, c'est-à-dire Dieu, Dymitre Karakozow !

» Cependant, à cause des services qu'il rendit d'abord, il sera généreux de laisser en oubli les fautes d'Alexandre Herzen. Souvenons-nous seulement de ses proclamations ardentes, de ses lettres acerbes qui boule-

versaient et emportaient les âmes. Sa *Cloche* sonna le tocsin ! Et, rappelons-nous aussi qu'à l'heure de sa mort il légua un million de roubles (1) à la Révolution moscovite. Or, c'est avec les rentes de cette somme que furent payés les voyages à travers la Russie, des missionnaires nihilistes, et que furent fondés ces vaillants journaux : le *Vpered* (2), en Suisse ; le *Nabat* (3), en Angleterre, et enfin, en Russie même, à Pétersbourg, la feuille vengeresse, vainement poursuivie, supprimée, brûlée — et toujours renaissante — qui s'appelle ZEMLIA I VOLIA (4). »

***

« Ainsi la révolution ne s'interrompait point. A défaut de poignard, elle continuait par la plume. Avant de recommencer à frapper, elle avertissait, comme si, par une générosité peut-être blâmable, — reste obstiné des préjugés anciens, — elle avait voulu laisser aux coupables le temps du repentir. Mais son action, pour ne pas être sanglante encore, n'en était pas moins efficace ; elle s'emparait des esprits, peu à peu, non-seulement dans les villes, mais dans les plus lointains villages ; et plus d'un moujick se faisait lire par le pope, — moyennant deux copecks, — ces phrases qu'un passant inconnu avait écrites en lettres rouges, la nuit, sur la porte de l'izba :

« La révolution fera gentilshommes tous les paysans du monde entier et leur donnera les titres de barons, de comtes et de princes, de rois et d'empereurs ! Tout homme sera monarque ! car il n'y pas d'autre moyen de parvenir à l'égalité des privilèges, c'est-à-dire à la liberté perpétuelle. Oui, après la mort du tzar, tous les paysans seront tzars. »

---

(1) Plus de quatre millions de francs.

(2) *En Avant.*

(3) *Tocsin.*

(4) *Terre et Liberté.*

VINGT-TROISIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Ne serais-tu pas devenue folle, ma petite reine blonde, en écoutant ces abominables choses? Pour moi, la tête me tournait un peu, je l'avoue. Pourtant, je voulais, je devais savoir toute la vérité! Cette cause, pour laquelle Boris souffrait, mourait peut-être, ces hommes qui étaient ses frères, ces femmes qui étaient ses sœurs, il fallait que j'apprisse à les connaître tout à fait ! Mais, ce qui m'importait surtout, ce n'était pas l'histoire du nihilisme, c'était l'état actuel de cette secte farouche; et j'interrompis Warwara, qui s'apprêtait à poursuivre imperturbablement, comme un professeur en chaire.

« — Warwara, dis-je, tu me racontes un terrible passé! Mais, le présent, quel est-il? Qui êtes-vous, aujourd'hui, et où en êtes-vous de votre révolution sanglante?

» — Qui nous sommes! Où nous en sommes? s'écria-t-elle d'une voix enthousiaste et en relevant la tête d'un mouvement si brusque que ses bésicles d'or, aux verres bleus, lui sautèrent du nez. Ecoute, enfant frivole, et tressaille d'admiration devant les actes des Forts! »

***

« Qui nous sommes? Les innombrables. Les flocon
qui, pendant tout un hiver, tombent et s'entassent su
le steppe immense, sont à peine aussi nombreux qu
les adeptes de la bonne doctrine. Certes, tous ne son
pas également purs et vénérables! Des alliés se son
offerts à la révolution, qu'elle n'eût pas recherchés
comme ils sont venus à elle, elle les a acceptés. De
penseurs, des novateurs pratiques? Non. Quelques
uns sont des fous; mais enfin leur folie était en révolt
contre les lois et les coutumes anciennes : cela suffisa
pour qu'ils fussent accueillis. Il importait de grossi
de grossir toujours le nombre des Destructeurs. C'es
pourquoi nous avons reçu parmi nous les sectaires d
vingt religions insensées, et même les imbéciles
féroces Skopchis qui, s'ensanglantant eux-mêmes
cessent d'être des hommes pour devenir des anges
Est-ce qu'une armée en campagne s'inquiète de la va
leur morale ou intellectuelle des recrues qui lui vien
nent? Des assassins? Tant mieux : ils sauront tue
Des voleurs? Tant mieux : ils sauront voler! Des in
cendiaires? Tant mieux : puisque toute la Russie n
doit plus être — l'heure étant venue de la moisso
formidable — qu'une plaine démesurée, ayant pou
épis des flammes! Qu'importe la bassesse ou l'igno
rance d'une multitude, lorsqu'elle obéit à une éli
pure et hautaine, qui sait ce qu'il faut vouloir, q
distingue nettement le but! Cette élite, nous l'avons
ils nous appartiennent et ils nous conduisent, les fie
jeunes gens des écoles, en qui bat un cœur vraimen
russe. De belles jeunes femmes — folâtres hier, pen
sives aujourd'hui — viennent à nous et nous disent
« Quand faudra-t-il tuer? Quand faudra-t-il mourir
Des écrivains abandonnent leur livre inachevé, de
marchands quittent leurs commerces pour combatt
le grand combat; et même, parmi les jeunes officie
des armées, plusieurs nous recherchent et nous ap
prouvent, de sorte qu'elles se rougiront dans le san

des tyrans, peut-être, les épées que le sang du peuple devait teindre ! »

***

« Où nous en sommes ? as-tu demandé encore. Ne l'as-tu pas entendu dire ? N'est-ce pas hier que l'immonde Trépoff a été frappé par Véra l'irréprochable, par la jeune fille d'éternel honneur ? Y a-t-il donc si longtemps que les balles de Solowieff ont traversé la chevelure du tzar ? Lorsqu'un *tchin*, lorsqu'un général menace ou poursuit un des nôtres, il trouve un jour, sous la serviette de sa table, sous l'oreiller de son lit, une feuille de papier rouge où ces mots sont écrits : « Donne ta démission, sinon tu mourras. » S'il obéit, on le laisse vivre : s'il résiste à l'ordre, il meurt. Sergius Zavroski, — fonctionnaire de la troisième section du cabinet du tzar — avait été envoyé en mission secrète à Pultawa ; il vit une jeune fille et l'aima. Elle se nommait Mlle Achristoff. Il lui demanda une entrevue secrète ; elle ne la refusa pas. Mais, au lieu de l'enfant, il trouva au rendez-vous trois hommes masqués qui le lièrent à un arbre, lui coupèrent le nez et les oreilles et lui mirent dans la poche un billet où on put lire : « Nous avons coupé le nez à Sergius » Zavroski parce qu'il a osé convoiter le parfum d'une » jeune fille qui est des nôtres ; nous lui avons coupé » les oreilles parce qu'il est un mouchard ! » S'il nous faut de l'argent, nous ne tardons pas à en avoir. Faire de la fausse monnaie ? Pourquoi pas ? Tout ce qui nuit est utile. Plus souvent, par quelque voie souterraine, creusée sous les palais, nos affiliés s'introduisent la nuit dans les banques impériales, et le lendemain les caissiers reculent, stupéfaits, devant les coffres vides. Ah ! tu ne sais pas où nous en sommes ! Tu ignores donc que les poudrières sautent, que les villes s'effondrent dans le tas énorme de leurs propres braises, et que le multiple incendie, toujours rallumé, s'acharne et se développe, et devient démesuré — immense apothéose de l'affreux dieu Néant ! »

***

« — Oh! tu m'épouvantes! lui dis-je. Parle p doucement, plus clairement aussi. Quels sont chefs? Ce comité — dont on ne parle qu'avec fraye et à qui vous obéissez tous, à ce que l'on raconte existe-t-il en effet? Dis-moi, Warwara, les noms ces hommes terribles? »

Elle me regarda d'un air farouche.

« — Quoi! tu veux connaître les noms sacrés Douze?

» — Oui, répondis-je toute tremblante. »

Elle leva ses grands bras maigres et cria :

« — Te sens-tu donc assez forte pour subir épreuves de l'initiation redoutable? Es-tu prête à pouiller les préjugés anciens? N'aimes-tu plus la m qui t'a enfantée ni la nourrice qui t'a nourrie? Es prête, — si l'ordre t'en est donné, — à saisir le bal cier du faux monnayeur, le poignard de l'assassin, torche de l'incendiaire?

» — Oh! non, non, m'écriai-je épouvantée.

» — De quel droit alors m'interroges-tu, f fille? »

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

De la forteresse de R..., le... 187...

Que pouvais-je répondre à Warwara? Elle avait raison. Elle ne devait pas me livrer les secrets des siens, puisque je ne consentais pas aux terribles épreuves. Quant à y consentir, ce n'était pas possible, tu le penses bien. Moi, une nihiliste! Quelle folie! Faire de la fausse monnaie, brûler les maisons, assassiner les personnes — et porter des lunettes bleues, comme les Gardiennes-des-Vraies-Lumières! Oh! non, non, jamais! Je dis à Warwara : « Soit! c'est bien; n'en parlons plus »; et elle me quitta, non sans me jeter un regard de pitié.

Beaucoup de jours se passèrent.

Tu crois, peut-être, que j'avais oublié toutes ces choses, et Boris lui-même? que j'avais recommencé à rendre des visites, à fureter dans les magasins, à me faire belle pour les promenades et les bals? Point. Je restais toute bouleversée. Une robe m'arriva de Paris, je ne la regardai même pas. Je poussai la sauvagerie jusqu'à congédier mon maître à danser. Un jour que je vis ma mère distribuer des miettes de brioche à ses lapins du Japon, je m'écriai : « Fi! madame, peut-on donner du gâteau à des bêtes, lorsque tant d'hommes

n'ont pas de pain? » Tu vois, on m'avait rendu presque folle, oui. Mais c'était surtout le souvenir d Boris qui me tourmentait, à toute heure. Cruel apôtre beau martyr? Où était-il? Qu'avait-on fait de lui Vivait-il encore? ou son cadavre était-il resté sur l neige, au bord de quelque route? J'avais les yeux tou rouges, car je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer Une troupe de comédiens français vint donner des re présentations à M..,; je dus aller au théâtre, ma mèr l'exigeait; mais je mis des habits de deuil. Du reste le noir sied aux blondes.

***

Tout à coup une affreuse nouvelle courut par l ville.

D'après ce que racontaient les gens, les prisonnier de la forteresse de M..., dirigés sur la Sibérie, n devaient pas y rester. Réunis à un nombre considé rable d'autres condamnés politiques, ils seraient em barqués et transportés dans l'île de Sachaline, no loin des côtes du Japon. Ceci était effrayant, mi gnonne! Certes, la Sibérie est glaciale et sinistre mais enfin l'on y peut vivre, quelques années d moins, et l'on en revient parfois. On ne revient pa de Sachaline! C'est le pays des fièvres, où les plu forts défaillent, où les adolescents eux-mêmes, s'ils n meurent pas tout de suite, deviennent pareils à de vieillards, et se traînent, infirmes, sans espoir, san pensée, idiots. Ceux-là sont les plus heureux, qui, e débarquant sur le sol empesté, ont respiré la mor dans la première bouffée d'air. Et c'était là que l'o jetterait Boris! S'il ne cessait pas de vivre, il devien drait languissant et chétif; sa belle jeunesse ne serai plus, sa fière pensée s'éteindrait sur son front, — s pensée où j'avais peut-être une place — en mêm temps que la flamme dans ses yeux purs, si profonds.. Oh! mais c'était donc vrai, que le gouvernemen russe est infâme, que les fonctionnaires sont des bour reaux et que leur maître est un monstre!

***

Je ne pensais plus qu'à cela. J'avais la fièvre, comme Boris l'aurait. J'allais peut-être devenir vieille, moi aussi, tout à coup! Un matin, Warwara entra dans ma chambre, échevelée, et me dit :

— Ils sont morts!

— Boris ? m'écriai-je.

— Oui, Boris et tous les autres, ou presque tous.

— A Sachaline?

— Leurs cadavres y sont arrivés. Oh! la barbarie de nos ennemis est subtile! Ecoute! A peine parvenus sur la rive de la Sibérie orientale, on les a poussés, fourrés, entassés dans un vieux navire à demi rompu, trop étroit. Il y avait de la place pour cent hommes à peine; ils étaient plus de sept cents! Et l'on partit. Peu de vivres, de l'eau corrompue. Le troisième jour, ceux qui se tenaient encore debout marchaient sur des cadavres déjà. Boris, blessé, a dû succomber l'un des premiers. Et l'on ne jetait même pas les corps à la mer. A la faim, à la soif, s'ajouta le danger des pestilences. Une épidémie se déclara, affreusement ravageuse; l'on mourait sur les corps pourris! Deux cent soixante-dix hommes, — tu entends, deux cent soixante-dix! — ont rendu l'âme parmi les exhalaisons empestées des cadavres ; deux cents agonisaient lorsqu'un matelot a crié : « Terre! » La terre, non! la tombe! car on les a jetés dans un vaste trou, méconnaissables, innommés, et à cette heure les rares survivants rôdent autour de la fosse, tout près d'y tomber à leur tour.

Je restai muette.

Sans doute, je devais être très pâle et avoir des yeux étranges, car Warwara, en me regardant, ne put retenir un cri.

Elle n'ajouta pas une parole.

Ce fut un très long silence.

Enfin, je m'approchai d'elle, et je dis en lui tendant la main :

— Warwara, je me livre à vous. Je suis prête à subir les épreuves, décidée à exécuter les ordres. Je n'aime plus rien. Donnez-moi le poignard, donnez-moi la torche. Où est la maison qu'il faut incendier? Où est l'homme qui doit mourir?

Elle me répondit :

— C'est bien. Tu seras initiée.

***

J'appris de sombres secrets. Les noms des Douze me furent révélés. On m'expliqua les mystérieux rouages de l'immense complot; comment les ordres sont transmis, comment ils sont exécutés; où et par quel moyen s'impriment les journaux de la révolution; et à quels signes, à quelles paroles les affiliés se reconnaissent. Je compris et j'approuvai. J'avais coupé mes cheveux, je portais un chapeau de paille brune, sans voilette ni fleurs, une robe sombre, étroite et collante comme un fourreau d'épée, une mince cravate noire autour d'un petit col droit. Puis un ordre me vint. Il fallait tuer, j'ai tué, — puisque Boris était mort.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...
près W...

De la mine de J... (Sibérie orientale), le... 187...

Cette lettre ne te parviendra pas, ma petite reine blonde! oh! non, sans doute. Pourtant, le juif qui vient trafiquer jusque dans les mines m'a fait signe qu'il était prêt à m'obliger si je le payais bien. C'est demain qu'il doit revenir. Je lui jetterai ma lettre. La ramassera-t-il? Et, s'il la ramasse, ne la portera-t-il pas à ceux qui nous gardent? Il m'a tendu un piège peut-être. N'importe! je veux t'écrire.

***

Ma mignonne! ma mignonne! ah! combien j'ai souffert. Des gens sont venus m'éveiller avant le jour, dans la cellule de la forteresse. Des kosaks, tu sais, comme ceux que j'avais vus le matin du départ de Boris. Durs, farouches, la face toute sanglante de la lueur de leurs lanternes. J'ai dû me lever devant eux; il y en avait un qui riait parce que j'étais maigre, et un autre qui souriait parce que j'étais jolie. Presque nue, ma Stephana! Mais je me suis montrée impassible, — à cause du souvenir de Boris. Allait-on me battre comme lui? Etait-ce que l'on m'envoyait en Sibérie ou à Sachaline? Je ne prononçai pas une parole. J'attendais. On m'emmena.

Dans la cour de la forteresse, il y avait des hommes et des femmes que surveillaient d'autres soldats. On

nous groupa. Je fus placée entre deux pauvres filles qui sanglotaient à fendre l'âme. Qu'avaient-elles fait? Leurs bourreaux le savaient peut-être; elles l'ignoraient, elles.

Soudain, je sentis quelque chose de pesant qui me serrait le cou. Nous avions toutes les trois la nuque sous le joug, comme des bêtes qu'on attelle. Oh! petite sœur, un collier de perles un peu lourd me faisait mal autrefois! Mais je me redressai, hautaine sous la torture. Les fouets claquèrent. Nous partions pour la Sibérie, hélas!

⁂

L'hiver, c'était l'hiver! les malades seuls étaient dans les chariots, avec les bagages. Nous allions à pied, nous; harassées par la marche, notre sueur se glaçait et nous faisait comme une chair de neige. Les routes étaient bien dures! mes souliers s'y usèrent, s'y rompirent, et il fallut marcher encore avec mes pauvres petits pieds nus. Tu te rappelles, si blancs, si roses, presque aussi jolis que les tiens! La terre froide les brûlait, les déchirait et il en sortait du sang qui faisait des caillots de glace rouge. Et marcher toujours sous le joug, sous les coups, le visage tout éclaboussé de vent froid et de poussière de neige, — de petits glaçons aux cheveux, aux cils, aux lèvres! La nuit, un sommeil qui grelotte dans une grange mal fermée ou sur le poêle éteint de quelque izba puante. Puis on se remettait en route dans le brouillard gelé qui vous pique la peau comme une nuée d'aiguilles!

Après bien des jours de voyage, — hélas! je ne les comptais plus! — nous avions dépassé Tobolsk et nous arrivions près de la Jenissa, dans les sombres plaines, où l'hiver se prolonge pendant six mois, où les plus longs et les plus beaux jours ne durent pas plus de six heures. Mais que m'importait désormais la lumière du ciel! elle ne devait plus exister pour moi. Je descendis dans cet enfer que l'on nomme les mines.

***

Oh ! ma chère, je puis à peine tenir le crayon entre mes doigts brisés, saignants, qu'ont déchirés les durs outils ! Les mines, les mines ! c'est l'épouvantable séjour. Oh ! si l'on pouvait mourir tout de suite. Ecoute, tâche de te figurer. C'est effrayant, te dis-je ! Dans une ombre, où n'a jamais pénétré un rayon de soleil, on nous force, nous, des femmes, à creuser la terre, à fendre le roc pour en extraire du cuivre ou du mercure. Derrière nous des portes de fer, où veillent de mornes sentinelles, nous séparent à jamais de la vie et de la liberté. Des surveillants nous entourent, nous observent. Si l'une des condamnées tourne un instant la tête, si elle se plaint, si, rompue enfin, elle laisse tomber la pioche, les affreuses lanières du knout sifflent dans l'air et retombent déchirantes ! Les malheureuses qui sont depuis longtemps dans les mines sont épouvantables à voir. Des femmes, non des spectres ! Sans cheveux, presque sans chair, elles se traînent, tout agitées de ce tremblement que causent les vapeurs mercurielles, et, exténuées, mourantes, n'importe, pareilles à des octogénaires, elles travaillent sous le fouet. Or, parmi ces femmes, il en est qui sont innocentes ou qui furent héroïques ! Quelques-unes, — jeunes filles jadis, — ont été condamnées pour avoir donné du pain à un proscrit, pour n'avoir pas révélé son asile ; d'autres sont de fières Polonaises, et leur crime est d'avoir porté sous les yeux des meurtriers le deuil de leur patrie assassinée !

***

Ainsi, le travail horrible, de l'aube au soir, et, nuit, un sommeil, souvent interrompu par les rondes, dans des trous où l'on ne peut pénétrer qu'en rampant comme des bêtes ; telle est la vie dans ces sombres abîmes. Deux fois par an seulement, — à Noël et à Pâques, — les condamnés peuvent se reposer, remonter sur la terre où vivent les hommes et les femmes, et regarder la beauté du ciel !

VINGT-SIXIÈME LETTRE

A STEPHANA GRETNIENSKA

Au Château de R...

près W...

Du village de J... (Sibérie orientale), le... 187...

Comme c'est faible, une petite fille, si courageuse qu'elle veuille être ! Un jour, mes pauvres forces défaillirent ; je tombai, sœur mignonne ! et je ne pus pas me relever, bien que l'on me battît pour m'obliger à me mettre debout. Cela fait du mal, le knout ! mais il m'était impossible de bouger. C'était fini ; je croyais que j'étais morte. Je ne sais pas si l'on eut pitié de moi ou si l'on eut peur de l'embarras d'un cadavre dans les mines ; on m'emporta ; et je rouvris mes paupières toutes rafraîchies par l'air du ciel. C'est bien bon de voir le jour, même gris ! et justement, comme c'était le mois de mai, il me venait de loin — la nature met des fleurs partout, même en Sibérie — une bonne odeur de printemps nouveau. Mais ce fut un court instant de bien-être et de ravissement. Les hommes qui m'avaient enlevée de la mine me portèrent dans une vaste et sale hutte où ne pénétraient ni la lumière ni les parfums, et où je dus rester couchée, sur un lit d'herbes pourries, puantes, parmi d'autres malades qui geignaient, qui râlaient peut-être. Combien de jours suis-je demeurée dans cette espèce d'hôpital sordide? Je ne sais pas ; j'avais la fièvre. J'ignore aussi s'il y avait des médecins pour nous soigner. Quelquefois un pope s'approchait de ma couche et me disait que je ne passerais peut-être pas la nuit, et qu'il était temps de me repentir.

***

Je guéris. Mais j'étais si faible encore que l'on ne me contraignit pas à retourner dans les mines. J'obtins même de sortir, de m'en aller seule dans les plaines, autour de la triste bourgade. Oh ! il était inutile de veiller sur moi ; on savait bien que je ne pouvais pas, que personne ne pouvait s'enfuir. Le désert infranchissable est autour des exilés sibériens.

Ah ! ma mignonne, la belle promenade quand je sortis pour la première fois ! tout me paraissait nouveau et charmant. Imagine-toi, l'horizon me paraissait bleu comme une mer lointaine, et il y avait dans les petits arbres tout verts d'un vert tendre, des oiseaux qui chantaient ! J'avais vu de très belles forêts dans ta Pologne et de très belles plaines en fleurs dans ma Russie ; mais jamais le plus magnifique paysage ne m'avait charmée autant que le faisait à présent ce steppe aride, où fleurissaient à peine quelques fleurs pâles, sous un ciel terne, à peine traversé çà et là par quelques rayons de soleil !

Naguère, dans la tristesse obscure des mines, je songeais toujours à Boris ; maintenant, je pensais à lui encore, mais autrement. J'étais comme si j'eusse ignoré qu'il était mort ; je me disais : « Comme ce serait doux de nous promener ensemble, seuls, dans cette solitude que le printemps fait souriante, et de le voir sourire, lui aussi !... »

Je m'arrêtai, je poussai un cri ! Là, devant moi, sur la route, parmi des condamnés qui transportaient de la terre ou qui sciaient des roches, j'avais vu, je voyais un homme qui ressemblait à Boris. Ah ! c'était lui, mignonne ! Je m'élançai, je courus, je tombai dans ses bras ! dans ses bras !

***

Je pleurais, je riais. Il m'expliqua les causes de sa présence à J. ; blessé, près de mourir, il n'avait pu être transporté à Sachaline ; on l'avait laissé en Si-

bérie. On l'employait aux travaux des routes ; il n'avait pas connu l'horreur des mines, du moins ! Moi aussi, je lui racontai ce qui m'était arrivé : ma douleur quand il était parti ; les enseignements de Warwara ; mon initiation ; l'ordre terrible, et mon bras, mon bras d'enfant qui avait tué ! Il frémit. Mais il me regardait avec une ineffable tendresse, et je vis dans ses yeux, où venaient des larmes, un hardi éclair de fierté. Il était content de son élève ! Il me jugeait digne de lui ! Je sentais tout mon cœur défaillir d'ivresse, pendant qu'agenouillé devant moi il baisait avec de chères paroles mes petites mains qui avaient été rouges !



Je suis à lui ! je suis à lui ! je suis sa femme, sa maîtresse. Ah ! je lui appartiens, mignonne ! Sans qu'un magistrat ait proclamé notre union, sans qu'un prêtre l'ait bénie, nous nous sommes livrés l'un à l'autre, selon la loi superbe de l'amour libre, sous le ciel vaste et clair ; et c'est un fossé plein de fleurs de la terre d'exil qui a été notre lit nuptial. Qu'importent les travaux de chaque jour, les injures et les coups ! Nous sommes les heureux de l'enfer. Et, chaque soir, après la dure besogne, les mains dans les mains, ma tête sur son épaule, mes regards dans ses yeux, nous allons un peu loin du village, nous montons sur une petite hauteur où l'herbe est douce comme une couche, où des arbres nous cachent, et là, après les baisers divins, nous regardons du côté de la chère et malheureuse Russie, où les bons souffrent, où les infâmes se réjouissent ; nous regardons longtemps, toujours, dans l'illusion d'entendre s'élever au loin les cris de la farouche délivrance et de voir le ciel tout rouge de flammes vengeresses !

FIN

Paris. — Imp. Dubuisson et Cie, rue Coq-Héron, 5.

Paris. — Imp. D[illegible]sson et Cie, r[illegible]q H[illegible]n, 5.